HISTOIRE
DU
JOURNALISME
EN
AUTRICHE.

À L'OCCASION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900.

PAR

ERNEST VICTOR ZENKER,

AVEC UNE PRÉFACE DE

FERDINAND DE SAAR,

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE LA PRESSE.



VIENNE.
IMPRIMERIE IMPÉRIALE ROYALE DE LA COUR ET DE L'ÉTAT.
1900.

INDEX.

Avant-propos.

Si nous considérons l'importance étendue et civilisatrice que la presse a conquise, importance reconnue non seulement par ses amis, mais peut-être encore avec plus de force par ses ennemis et ses adversaires, nous comprendrons facilement, qu'à l'occasion d'une Exposition universelle, précisément la presse doit être mise au nombre des objets à exposer. Une Exposition universelle doit offrir le reflet de la civilisation générale et de sa hauteur actuelle: si elle veut remplir ce devoir, comment pourrait-elle passer indifférente devant une institution qui forme un des facteurs les plus caractéristiques et les plus puissants de la vie moderne.

Avec la claire compréhension de cet état de choses, Monsieur le docteur F. M. Exner, chef de division et commissaire impérial royal de l'Autriche, en s'occupant des premiers travaux préparatoires de la grande œuvre d'ensemble, a conçu le plan de faire entrer dans son programme une exposition de la presse en Autriche. Il proposa au ministre du commerce de former un comité spécial de la presse, ensuite, afin de bien montrer qu'il ne s'agissait pas ici de politique, mais simplement d'une coopération significative pour l'histoire de la vie publique et intellectuelle de notre patrie, il eut soin d'accorder dans ce comité proposé une place aux représentants de tous les partis, représentants ayant tous fait leurs preuves.

expérimentés dans leur profession, et à la prudente et forte collaboration desquels le commissaire général pouvait avoir pleine confiance.

La difficulté principale que dès le commencement de son action le comité rencontra tout d'abord, était reconnaissable à cette circonstance qu'il était impossible de montrer aux yeux par des moyens extérieurs justement cette force agissante et efficace de la presse, son influence civilisatrice et ses rapports avec tout le développement de la vie publique. Dans ce domaine spécial il s'agissait d'exposer ce qui est pour ainsi dire inexposable. Toutefois le comité ne se désista point, et ainsi fut obtenu ce résultat qu'à l'Exposition de Paris peut être présenté un tableau d'ensemble, par la force des choses incomplet et pourtant vivant, de la presse autrichienne avec ses productions principales aux formes multiples. Ce résultat est dû non seulement aux membres du comité spécial, mais encore aux experts des grandes villes de province, auxquels nous adressons nos remerciements les plus mérités.

Dans les circonstances que nous venons d'exposer, ce fut une très heureuse pensée du commissaire général, que celle de créer un monument durable de tous ces efforts. Il fallait, désira-t-il, publier une histoire courte et purement objective de la presse autrichienne. La rédaction en fut confiée à Monsieur Victor Zenker, membre du comité spécial. Déjà nous devons à sa plume maintes publications relatives à la presse; c'est ainsi qu'il a pu s'acquitter de sa tâche avec d'autant plus de sûreté et de distinction. Cependant la complète réalisation de cette pensée n'eût pas été possible sans l'intérêt, sans la protection encourageante de son Excellence le ministre du commerce qui, en proclamant sa sympathie et en pro-

curant les moyens matériels, a assuré la réussite de l'entreprise.

En même temps que nous offrons à un cercle de lecteurs cosmopolites l'être et le devenir de la presse autrichienne, nous espérons avoir ajouté à ce tableau, à cette mosaïque universelle de l'Exposition de 1900, un détail d'une utilité réelle et éclatante et d'une valeur durable.

Vienne.

Le président du comité de la presse:

Ferdinand de Saar.

I.

Commencements du journalisme en Autriche.

Dans cette forêt feuillue que forment les journaux contemporains, le journalisme en Autriche ne compte peut-être pas au nombre des arbres les plus robustes et les plus largement ombreux; pourtant, comme Autrichiens, nous sommes fiers de pouvoir dire, que notre arbre a été planté plus tôt que la plupart de ses compagnons et qu'il plonge ses racines jusqu'aux temps primitifs de l'histoire du journalisme.

Nous ne parlerons pas ici de ces publications si nombreuses et si variées qui ont paru vers la fin du XVe siècle et durant le XVIe. Par la transmission de nouvelles „Newer Zeitungen“ elles ont formé une chaîne continue entre le journal vivant et bipède du moyen âge, le trouvère ambulant, et le messager de l'époque moderne, le journal régulier et imprimé. Les gazettes écrites paraissant, tantôt sous la forme de lettres fortuites, tantôt sous celle de lettres régulières et bien organisées; les „Neuen Zeitungen“ (Nouvelles, News), les pages d'impression, les éphémérides qui faisaient voler à travers le monde l'annonce d'un grand événement, ou du moins important, et qui retombaient encore plus vite que celui-ci dans l'oubli; les brochures et les phamplets aux violentes polémiques du temps de la Réforme, vrais premiers articles politiques, tous ces germes du journalisme moderne qui, dans le cours du XVIe siècle, ont paru presque en même temps dans la plupart des pays civilisés, nous les trouvons aussi de bonne heure en Autriche, c'est-à-dire dans les pays héréditaires et à Vienne, la résidence des Habsbourgs. Même le plus ancien des journaux imprimés qu'on a découvert jusqu'ici la feuille rimée „Hofmähr aus dem Niederland“, doit avoir paru dans l'imprimerie de Jean

Winterburger à Vienne; elle raconte les aventures du roi des Romains, Maximilien Ier, prisonnier à Bruges, et date de l'année 1488. Quant aux deux autres feuilles, après celle-ci les plus anciennes que connaisse l'histoire du journalisme, l'une, d'origine française, „L'Entrée du roy nostre sire à Romme", date de l'année 1492, tandis que l'autre, de l'année 1493, „Begencknuss kaiserlicher Maiestat", est encore d'origine viennoise et décrit les funérailles de Frédéric III.

Ce n'est pas le hasard qui fit de Vienne une des plus anciennes pépinières du journalisme. Cette ville n'était-elle pas, depuis des siècles, la résidence de la cour de la plus brillante des races princières de l'Europe, celle de l'empereur d'Allemagne et des Romains, le théâtre des fêtes les plus splendides, des entrevues politiques, et d'autre part le siège d'une université où brillaient les lumières les plus éclatantes de l'humanité? Ne contenait-elle pas une bourgeoisie aisée, qui prenait une part très vive à tous les mouvements religieux et politiques de cette époque? Ici non seulement il se passait quelque chose, mais ici encore il y avait un intérêt public. En outre l'imprimerie avait trouvé de bonne heure à Vienne des représentants de grand renom, et pour tout ce qui regarde la poste, les pays autrichiens n'étaient en arrière ni de la France, ni du reste de l'Allemagne.

Il est suffisamment prouvé que l'Allemagne est la patrie des gazettes régulières et périodiques. Vienne cependant, même en regard des autres parties de l'Allemagne, offrit un champ plus favorable au développement du journalisme encore si jeune. C'est ainsi que la capitale de l'Autriche est devenue un de ces lieux où le journal, en se développant, prit des formes plus nobles, et avant tout adopta la régularité du retour, la périodicité.

En 1540 déjà, le privilège pour „la publication de toutes les nouveautés concernant l'Etat" fut accordé au célèbre imprimeur de Vienne, J. Singriener.

Dans le courant de l'année suivante et à plusieurs reprises, de semblables privilèges furent accordés à d'autres imprimeurs. Il en résulta la publication de plusieurs feuilles qui, ne se bornant plus à une seule

nouvelle, en réunirent plusieurs, de façon à former une gazette; d'autres, comme les „Newen Zeitungen“ de Jean Apffel, continrent, pendant la guerre contre les Turcs, plusieurs événements racontés d'une façon suivie comme dans un journal. En 1615, l'imprimeur Grégoire Gelbhaar reçut la concession d'imprimer „die eingelangten wochentlichen ordinari und extraordinari Zeitungen und was denselben anhängig“ (les journaux ordinaires et extraordinaires arrivés chaque semaine et ce qui s'y rapporte), privilège que Matthieu Formica reçut aussi la même année. Malheureusement les plus anciens restes de ces journaux réguliers de Vienne sont dépourvus de dates déterminées: mais il est permis de croire que Gelbhaar et Formica n'ont pas attendu des années avant de se servir de ce privilège: aussi peut-on regarder l'année 1615 comme celle de la naissance des premières gazettes périodiques régulières en Autriche. Au reste il n'y a qu'une gazette plus ancienne que cette feuille de Vienne, à savoir celle de Strasbourg, „Relation Aller Fürnemmen und gedenckwürdigen Historien“, de l'année 1609.

Mais, non seulement Vienne s'est éveillée pour le journalisme plus tôt que les autres villes, elle paraît encore, pendant de longues années, avoir tenu sous ce rapport le premier rang entre toutes les villes. Entre la vingtième et la trentième année du XVIIe siècle, nous ne trouvons pas moins de trois gazettes périodiques à Vienne: les „Ordentlichen Postzeittungen auss Wien“, publiées par la poste de la cour de Vienne; c'était une gazette des faits divers de Vienne et de l'Autriche, paraissant une fois par semaine sur une seule feuille. Viennent ensuite les „Ordinari Zeittungen“ aussi hebdomadaires, d'une demi-feuille, et donnant exclusivement les nouvelles venues de l'étranger; enfin les „Ordentlichen Zeittungen aus Wienn“, qui n'ont dû commencer à paraître que vers le milieu de l'année 1622. Les derniers numéros de cette gazette datent de 1636: elle paraissait aussi une fois par semaine et donnait surtout les nouvelles de la cour.

Ainsi donc, à une époque où ailleurs on ne connaissait point encore les feuilles périodiques, Vienne, un des plus anciens domiciles du journalisme, possédait déjà

plusieurs gazettes paraissant avec régularité. Mais, de même qu'à l'ordinaire les enfants ne remplissent pas les espérances qu'ils ont éveillées, il en fut ainsi pour le journalisme de Vienne. Tandis que dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, celui de la France ou de l'Allemagne prenait un développement considérable, celui de l'Autriche faisait à peine un pas en avant.

Dans tous les pays représentés de nos jours au Reichsrath autrichien, on voit à peine pendant tout le XVIIe siècle, hors de Vienne, un germe de journalisme qui vaille la peine d'être examiné. A l'exception de quelques feuilles volantes, „Neuen Zeitungen", „Relationen", parues à Prague et à Eger et remontant jusqu'à 1527, il n'y a rien de positif qui puisse prouver que l'exemple de Vienne ait encouragé d'autres villes. En 1597, Rodolphe II accorda un privilège pour les journaux à l'imprimeur de Prague, Daniel Sedlčansky. Cette maison le conserva jusqu'à la deuxième moitié du XVIIe siècle. Que ce privilège se soit étendu plus tard à la publication des „Ordinari Zeitungen", on ne peut en douter, bien que l'éditeur exclusif des „Prager Postzeitungen", Arnold v. Dobroslavin, premier successeur de Sedlčansky, ne soit pas nommé en cette qualité avant 1672. Quoique ce ne puisse être qu'en vertu de ce privilège de la librairie Sedlčansky-Dobroslavin qu'aient paru les „Pražské Poštovské Noviny", dont on ne peut prouver les commencements, cette feuille ne remonte sûrement pas à la première moitié du XVIIe siècle. La „Prager Postzeitung", mère de l'actuelle „Prager Zeitung". doit avoir la même origine. Mais pas plus que pour la feuille tchèque on ne peut déterminer l'époque de la séparation.

En 1648 nous trouvons aussi la nouvelle que le gouvernement d'Innsbruck a concédé à Michel Wagner, imprimeur en cette ville, l'impression et la vente des „Ordinari Zeitungen", mais on ignore si ce privilège a amené immédiatement ensuite la publication d'une gazette régulière.

Tel est, durant le XVIIe siècle, tout ce qu'a produit le journalisme en Autriche. A Vienne même la situation n'était pas de beaucoup meilleure. Les gazettes de Gelb-

haar et de Formica paraissent avoir cessé de paraître bientôt après leur création. Les „Ordentlichen Postzeitungen" et les „Ordinari Zeitungen" disparurent de la circulation au commencement des années postérieures à 1620, et seules les „Ordentlichen Zeitungen aus Wien" purent se maintenir jusqu'à la fin de la période de 1630 à 1640.

Depuis 1640 ou 1641, la maison Cosmerovius (primitivement Formica) possédait le privilège exclusif pour l'impression des gazettes, mais il n'est pas resté la moindre trace de ces feuilles; seulement d'après des allusions postérieures relatives à des actes, on peut voir, que l'imprimeur Cosmerovius faisait paraître deux gazettes régulières, la „Wiener Blättl" et la „Reichsblättl".

Chose singulière! L'œuvre la plus importante du journalisme viennois n'était pas une gazette en allemand, mais c'en était une en italien. La préférence, facilement explicable par des raisons politiques, que la cour des Habsbourgs avait pour la langue italienne et qui durait encore, bien qu'affaiblie, au temps de Marie Thérèse, faisait que l'italien jouait alors à Vienne le même rôle que joua plus tard le français. Un journal en italien était donc nécessaire pour les classes élevées. Déjà en 1637 et en 1658, Grégoire Gelbhaar et J. J. Kürrner imprimèrent des relations en italien. Toutefois un privilège pour imprimer et vendre les gazettes étrangères en langue italienne ne fut accordé qu'en 1671 à J. B. Hacque. Celui-ci semble avoir édité bientôt après une gazette en italien, „Il Corriere ordinario". Cette gazette, la première qui parût deux fois par semaine à Vienne, s'est, par un contraste frappant avec les feuilles en allemand de si courte durée, maintenue jusqu'au XVIIIe siècle (et même au delà de 1721?). Le „Corriere" avait le même caractère que les „Ordentlichen Postzeitungen"; il donnait les nouvelles de l'étranger, de la cour et, plus tard aussi, de la guerre des Pays-Bas, les comptes rendus détaillés du Parlement de Londres, etc. Le 1er janvier 1679, la propriété de cette feuille passa à la célèbre maison J. van Ghelen, qui la garda. Le „Corriere" formait vraisemblablement la nourriture intellectuelle des lecteurs des classes élevées. La bourgeoisie semble s'être contentée, pendant

la seconde moitié du XVIIe siècle, de journaux ou même de relations rédigés d'après l'ancien style. Si grande que fût la curiosité des lecteurs, il suffisait pour la satisfaire de ces feuilles d'occasion, aux moyens violents, qui donnaient des détails circonstanciés sur les événements de la guerre des Turcs ou sur les luttes des Huguenots en France. Mais quand un intérêt politique était en jeu et faisait désirer la lecture des journaux, les gazettes imprimées ne pouvaient répondre à ce besoin, car elles étaient surveillées étroitement par la censure ecclésiastique. Aussi cet intérêt politique était-il bien mieux satisfait par les gazettes manuscrites. Ce genre de littérature, connu aussi dans les autres pays, florissait en cachette et avait atteint en Autriche une perfection tout-à-fait extraordinaire et une propagation encore plus considérable.

Pendant tout le XVIIIe siècle, le journalisme en Autriche est presque exclusivement viennois, et, à ses côtés, les premiers germes d'une presse provinciale ne se montrent qu'avec timidité. Mais le journalisme à Vienne fut loin d'avoir, à cette époque, une influence comparable à celle de la presse en d'autres pays. Sa route était remplie d'obstacles semés par cette censure historiquement célèbre. De plus un journalisme politique ne peut se développer que là où il peut s'appuyer à une vie de forum, quelle qu'en soit la forme; mais précisément au XVIIIe siècle l'Autriche ne possédait pas même ce parlementarisme rudimentaire des états qui, par exemple, n'avait jamais cessé ni en France, ni en Angleterre, même dans les périodes de la plus rigoureuse centralisation, même lorsque la royauté accentuait le plus fortement ses prérogatives. En Autriche, durant le XVIIIe siècle, les parlements des états n'avaient qu'un semblant de vie; la justice était rendue sans publicité, l'administration des villes n'était organisée que d'une manière purement bureaucratique. Comme il n'y avait ni opinion publique, ni partis politiques, il n'y avait non plus d'organes, ni pour cette opinion, ni pour ces partis. Voilà pourquoi, même sous l'empereur Joseph II, malgré la grande liberté de la presse, le journalisme vraiment politique ne prospéra point en Autriche; ce qu'on appelait journaux

politiques, se contentait d'avoir un caractère d'informations. Même, pour arriver à un certain degré de perfection, il n'y eut que les gazettes, organes publics de la cour ou du gouvernement, en un mot les journaux officiels et leurs prédécesseurs demi-officiels.

La gazette non seulement la plus ancienne, mais aussi la plus importante du siècle précédent, qui ait paru en Autriche, c'est, sans contredit, la „Wiener Zeitung".

Dès le commencement du siècle, le gouvernement avait, par un affichage public, fait un appel pour la création d'une grande entreprise régulière de gazettes, comme il y en avait déjà alors dans chaque commune considérable de l'étranger; il avait aussi fait entrevoir à l'entrepreneur de grands avantages. A la suite de cet affichage, la maison Ghelen, qui possédait déjà une sorte de monopole pour les journaux, fonda le „Postäglicher Mercurius"; paraissant aux jours de poste, c'est-à-dire deux fois par semaine, il pouvait en réalité, quant à la forme extérieure et à la quantité de nouvelles, supporter la comparaison avec les gazettes de ce genre que possédait l'Allemagne. Le „Mercur" parut au commencement de l'année 1703. Peu de mois après, le 8 août 1703, J. P. Schönewetter, imprimeur de l'empire et de la cour, fit paraître une autre feuille, le „Wienerische Diarium", „contenant toutes les choses remarquables arrivées dans cette résidence impériale, la ville de Vienne, comme celles qui y avaient été communiquées d'autres lieux de l'univers, etc." Cette gazette, constituée sur le modèle du „Mercur", était aussi bi-hebdomadaire. Lorsqu'en 1721, une commission de la cour, afin d'avoir les ressources nécessaires à la construction d'une nouvelle bibliothèque impériale, imagina un impôt sur les calendriers et sur les journaux, Schönewetter refusa de payer cet impôt; en conséquence, après un seul avertisement inefficace, son privilège fut mis aux enchères. Ce fut J. von Ghelen, qui acquit le „Diarium", moyennant un bail annuel de 3000 florins; il le fit paraître sous son nom à partir du 1er janvier 1722. En 1724 il supprima le „Postäglicher Mercurius", mais par contre, en suite d'un contrat passé avec le gouvernement d'abord pour trois ans, le

„Wienerische Diarium“ fut élevé à la dignité d'organe officiel, de gazette de l'Etat. C'est la „Wiener Zeitung“ qui existe encore de nos jours, mais qui ne prit ce titre qu'en 1780.

La „Wiener Zeitung“ peut en un certain sens nous donner actuellement l'image du journal, tel qu'il existait au commencement du XVIIIe siècle; c'est la relation toute nue, portée à la plus grande perfection qu'on pût alors atteindre. D'abord le „Diarium“ ne pouvait pas publier les lettres patentes ni les ordonnances impériales. Ce privilège ne lui fut conféré qu'après que cette gazette eut été élevée au rang de feuille officielle. Par contre, elle fut la première en Autriche qui admit dans ses colonnes les annonces et les avertissements. Ces annonces reçurent un perfectionnement tout spécial au but officiel de la gazette par la fondation du „Frageamt (bureau d'informations)“, fondé en 1707 par Joseph II. C'était un bureau d'informations et de renseignements officiels pour les choses commerciales. Au commencement, une publication officielle de ce bureau, la „Kundschaftblättle“, fut ajoutée au „Diarium“ comme appendice irrégulier. En 1728, cet appendice, „Postägliche Frag- und Anzeigungs-Nachrichten“, devint régulier et depuis 1813 il prit le nom plus court d'„Intelligenzblatt“. A cette partie réservée aux annonces, la „Wiener Zeitung“ ajouta de 1766 à 1768 un supplément scientifique, les „Gelehrte Nachrichten“. Jusqu'en octobre 1812 ce journal parut aux jours de poste, et depuis cette date, rois fois par semaine; il devint quotidien le 1er janvier 1814. Depuis 1863 on y a ajouté la feuille demi-officielle, la „Wiener Abenpost“.

Avec la „Wiener Zeitung“, la „Prager Zeitung“ est sûrement la plus âgée de nos feuilles; le plus ancien numéro date de 1744, mais la „Prager Post-Zeitung“, ainsi qu'elle s'appelait alors, remonte sûrement plus haut, bien qu'on ne puisse prouver qu'elle soit la même gazette que celle éditée au XVIIe siècle par Sedlčansky, successeur de Dobreslavin, par suite de son privilège exclusif. En 1781 ce journal prit le titre de „k. k. privilegirte Prager Oberpostamts-Zeitung“. En 1814 il devint la „k. k. priv. Prager Zeitung“.

Les „Pražské Poštovské Noviny“, déjà mentionnés et la plus ancienne gazette en langue tchèque, étaient un journal de la poste, sans toutefois être officiel. On peut dire aussi la même chose de „l'Ordinari Post-Zeitung“ de Feldkirch paraissant depuis 1732, et peut-être même antérieure à ce temps.

En 1752 fut fondée la gazette officielle. „Linzer Zeitung“. En 1757. Vienne. où jusqu'alors la „Wiener Zeitung“ avait régné seule, reçut un journal en langue française, la „Gazette de Vienne“ qui, à vrai dire, n'était qu'une copie de la „Wiener Zeitung.“ Apparemment cette gazette était destinée à remplacer, pour les cercles aristocratiques, le „Corriere“ alors disparu. L'organe officiel pour le Tyrol vit le jour en 1761 sous le nom de „Innsbruckerische Ordinari-Zeitung“: ce ne fut qu'en 1779. qu'il prit le titre d'„Innsbrucker Wochentlicher Anzeiger“ et plus tard celui d'„Innsbrucker Zeitung“. Sa place fut prise en 1814 par le „Bote für Tirol“. qui finit par prendre en 1820 le nom de „Bote für Tirol und Vorarlberg“. La „Laibacher Zeitung“ officielle fut fondée en 1778 par Ignace de Kleinmayer sous le titre de „Wöchentlicher Auszug von Zeitungen.“ En 1784 parut à Trieste l'„Osservatore Triestino“; en 1785. à Graz la „Grazer Zeitung“; en 1788, à Troppau, primitivement sous le nom d'„Oesterreichische Kriegs- und Friedenschronik“, la „Troppauer Zeitung“, actuellement feuille officielle.

Tous ces journaux d'origine officielle eurent le même caractère que la „Wiener Zeitung“. Ils formèrent, au siècle précédent, la base solide de la presse autrichienne. A leurs côtés on peut à peine prendre en considération d'autres feuilles de même nature. Même durant l'époque joséphine de la liberté de la presse, on ne vit point d'entreprises qui pussent faire une concurrence sérieuse à ces feuilles officielles.

Les journaux qui, à l'époque joséphine et même auparavant, à l'époque thérésienne. n'étaient pas sans exercer une influence sérieuse sur la culture intellectuelle. et même sur le développement de l'opinion publique à peine à l'état embryonnaire, avaient une origine toute

différente de celle des journaux officiels déjà nommés. Ils ressortaient en partie ou des journaux scientifiques, d'après le modèle français, du „Journal des Savants", ou bien, d'après le modèle anglais, des publications hebdomadaires morales de Steele et d'Adison. Les journaux savants sont d'origine plus ancienne; ils répondent aux besoins scientifiques de cette époque, laquelle, semblable à la nôtre, avait un fort penchant pour l'histoire de toutes les choses. On pourrait nommer ces journaux, les ateliers savants où se forgeaient et se collectionnaient les outils intellectuels pour la propagation postérieure des „Lumières". Au temps de la floraison de cette sorte de journaux, l'Autriche n'en possédait qu'un, mais il était excellent: „Das Merkwürdige Wienn" (entretiens mensuels sur différentes merveilles naturelles ou artistiques qui s'y trouvent). Il fut édité de 1727 à 1729 par M. G. Hantsch et par J. C. Reun. La „Merkwürdige Wienn" apportait une immense matière dans le courant de la conversation, et la traitait sous une forme agréable et avec une profondeur, qui répondait à l'état actuel de la science. Les „Wienerischen gelehrten Nachrichten" de de Luca, parues de 1755 à 1758, et leur nouvelle suite, le „Gelehrter Anzeiger", sont du même genre.

On peut dire que déjà au siècle précédent l'Autriche, spécialement en ce genre, ne fournissait rien d'insignifiant. L'universel de Luca déjà nommé, et qui s'est signalé pour la propagation des lumières en Autriche par la voie de la presse, fonda à Vienne, en 1777, l'„Österreichische gelehrter Anzeiger". En 1783, la loge des Francs-maçons „Zur wahren Eintracht" (A la vraie harmonie) publia les „Physikalischen Arbeiten der einträchtigen Freunde in Wien". Le premier journal de médecine, „Physikalisch-medicinische Diarium" de A. Kirchvogel, parut en 1773. Il fut suivi en 1781 par une feuille hebdomadaire, „Medicinisches Wochenblatt", et par les „Wienerischen Beiträge zur praktischen Arzneikunst und Geburtshilfe" de J. Morenheim et en 1789 par la revue mensuelle et bien lue, „Medicinische Monatschrift" de G. E. Kletter. Le premier journal de droit fut „Die Österreichischen Rechte" de l'année 1775. En 1786 parut une „Bibliothek der mähri-

schen Staatskunde". Les questions générales d'économie, d'agronomie et d'industrie furent traitées dans les „Wiener ökonomische Zeitung" (1785—1788); „Wiener Handlung-Zeitung" (ou nouvelles hebdomadaires du commerce, des manufactures et des questions économiques) (1784); „Wiener Mode-, Fabriken- und Gewerbezeitung" (1787 à 1789) et dans un journal paraissant à Prague en 1793 „Politisches Handlungs- und Industrial - Journal". L'existence d'une telle presse spéciale, en un tel temps, forme un contraste bien consolant avec le manque de journalisme proprement politique.

Le plus important des journaux qui, sous une forme plus libre, se rapprochaient de la presse scientifique, et de beaucoup la meilleure des productions du journalisme autrichien au XVIIIe siècle, ce fut la „K. k. allergnädigst privilegirte Realzeitung der Wissenschaften, Künste und Commerzien". Elle parut pour la première fois le 1er novembre 1770, et se maintint jusqu'en 1786, temps extraordinairement long, quand on le compare à l'existence éphémère de la plupart des autres journaux. Elle était éditée par le Comptoir des Arts, des Sciences et du Commerce, qui formait une sorte de bureau pour la commission et les informations; il se chargeait des commissions scientifiques ou commerciales; communiquait des renseignements littéraires, des explications sur les nouvelles inventions, instruments, modèles, etc., publiait le cours des papiers de l'Etat, du change et des marchandises, enregistrait les maisons de commerce de Vienne. La „Realzeitung" était l'organe de cette institution. Dans toutes les branches mentionnées, elle fournissait des informations: renseignements sur les machines agricoles nouvellement inventées, et sur des questions technologiques; articles sur l'économie, la chimie, l'élevage du bétail, la mécanique, la botanique, la littérature autrichienne, la musique, le théâtre et les beaux-arts; listes officielles du prix des céréales, du pain et de la farine à Vienne; cours du change; enfin elle annonçait l'arrivée des navires à Trieste ou leur départ. Peut-être n'y eut-il pas en ce temps un seul journal du monde qui embrassât autant de matières que la „Realzeitung" et qui les traitât avec une telle perfection dans

la forme aussi bien que pour le fond. Les premières forces littéraires de Vienne travaillaient à cette feuille: Born, Klemm, Sonnenfels, de Luca, Härtl, Blumauer, Riedl, Jos. Richter, Reinhold, etc. Les articles de la „Realzeitung“ jouissaient à l'étranger d'une réputation méritée; ils furent même reproduits ou cités avec respect par des organes aussi importants que le „Journal encyclopédique“. Quels bienfaits abondants répandit par ses articles la „Realzeitung“ sur un peuple à peine arrivé au seuil de la culture scientifique ou économique, il est difficile de l'estimer convenablement.

Si les journaux du genre des „Gelehrten-Journale“ préparaient de longue main l'instruction du peuple plutôt du côté scientifique, et tendaient à élever les hommes pour en faire des professionnels habiles et par suite des membres utiles à la société, les feuilles hebdomadaires, dans la lutte pour l'instruction, ressemblaient à des lignes de hardis tirailleurs. C'était avec le fouet de la satire et de la plaisanterie, avec l'appât du plaisir et de l'amusement, qu'elles voulaient faire progresser l'humanité. Mordant aux préjugés les plus durs, déchirant les plus vieilles traditions, tombant avec fracas sur toute l'Europe comme une grêle de critiques et de satires, elles faisaient aux vieilles époques comme aux vieux esprits maintes blessures incurables. Que dans l'énorme quantité de leurs productions, il y en ait eu un grand nombre de médiocres, et même beaucoup de mauvaises, c'est tout naturel. Néanmoins cela ne peut diminuer le bien occassionné par ce genre de journaux. On n'oubliera jamais que ces feuilles hebdomadaires furent la forme de publicité, sous laquelle la plupart des ouvrages de réforme littéraire de Lessing parvinrent au grand public; on n'oubliera pas le „Wandsbecker Bote“, et l'on devra encore moins oublier que, dans ses luttes pour l'émancipation esthétique et pour la politique, Sonnenfels se servit de ces petites feuilles.

La première gazette hebdomadaire dans le genre du „Spectator“ fut éditée à Vienne en 1762 par Christian Gottlob Klemm; elle avait pour titre „Die Welt“.

Ce fut elle qui ouvrit cette lutte si remarquable au point de vue de l'histoire des lettres et de la civilisation

contre le mauvais goût développé par le théâtre burlesque, lutte que bientôt après Sonnenfels a dirigée lui-même et soutenue avec succès. Sonnenfels a fait paraître de nombreuses feuilles hebdomadaires dont voici les principales: „Briefe über die Wienerische Schaubühne“ (1767) se rapportant à la lutte ci-dessus mentionnée; „Der Vertraute“ (1764), et aussi „Der Mann ohne Vorurtheil“ (1765 à 1767). Le courage que Sonnenfels déploya contre la censure dans ces deux derniers journaux pour lutter contre les préjugés, mérite à cet auteur une gloire impérissable. Derrière un voile fort transparent, Sonnenfels dessinait les défauts des mœurs de la société et la pourriture morale des cercles aristocratiques; il flagellait l'hypocrisie, les inanités et les contresens de la morale de la société; aussi sévère pour les parvenus avides de paraître que pour les aristocrates de naissance, dont il soumettait les privilèges à une critique des plus sévères, il peignait en couleurs vives les relations anti-sociales du maître féodal avec le paysan méprisé et asservi; de même qu'il demandait pour les métiers l'abolissement des formes surannées des corporations, il exigeait nettement pour le paysan l'abolition du servage et de la corvée. Les publications de cet homme intrépide furent confisquées, prohibées, mais on sait aussi que les réformes demandées par Sonnenfels furent exécutées ou plus tôt ou plus tard. Une page glorieuse dans l'histoire de la presse autrichienne, c'est bien celle où l'on constate que toute faible et toute peu considérable quelle était, elle a contribué aux réformes des époques thérésienne et joséphine.

Assurément toutes les feuilles hebdomadaires n'ont pas eu cette importance que nous venons de décrire; seules quelques-unes se sont élevées au-dessus des cancans d'une grande ville; beaucoup même n'ont servi exclusivement qu'à la médisance et à des cabales personnelles. Assurément la plupart d'entre elles ne méritent pas qu'on cite leur titre affecté et absurde. Il faut faire ressortir le fait que seules les premières feuilles hebdomadaires de l'époque thérésienne ont accompli une mission politique et que, précisément sur cette sorte

de journaux. la liberté de la presse, accordée sous Joseph II. n'a pas eu l'influence la plus bienfaisante.

Par la célèbre patente sur la censure du 11 juin 1781, les commissions de censure établies jusqu'alors dans chaque province furent supprimées; on ne conserva que les bureaux de la révision des livres comme autorités subordonnées. Cette mesure donna la direction de la censure aux fonctionnaires des états, en les soumettant à la commission générale de la censure des livres, c'est-à-dire que: La censure, dans ce qui en était conservé, fut entièrement remise aux fonctionnaires, et ceux-ci reçurent pour leur service des indications strictes, qui rendaient difficile tout arbitraire. Seules les plaisanteries immorales, les obscénités et les extravagances devaient être défendues; mais, pour les autres ouvrages, où se trouvaient l'érudition, la science et un style convenable, on devait être d'autant plus indulgent. Il ne fallait pas souffrir les écrits attaquant d'une façon systématique la foi et la religion, mais non plus ceux qui „rendaient la religion méprisable par de fausses interprétations des attributs divins et par des bigoteries exaltées". Les critiques, à moins qu'elles ne soient des pamphlets, qu'elles attaquent n'importe qui, depuis le souverain jusqu'au dernier des sujets, ne doivent pas être défendues, surtout si l'auteur y fait imprimer son nom et par là garantit la vérité des faits." „Des ouvrages entiers, des écrits périodiques ne seront pas défendus à cause de quelques passages choquants". Pour les affiches, les gazettes, les prières et autres imprimés de ce genre, le conseiller référendaire dans chacun des bureaux des états n'a qu'à les examiner brièvement et qu'à donner l'imprimatur. Celui qui se trouve incommodé par une confiscation a la perspective du recours ouverte devant lui, et ici la partie condamnée, même si c'est le fonctionnaire qui a censuré, sera aussi condamnée à payer les frais.

On a déjà dit comment cette loi d'un esprit si moderne n'a pas amené de changement notable dans le journalisme autrichien. Sans doute la liberté était donnée au peuple d'exprimer son opinion franchement et sans crainte; mais cette opinion elle-même pouvait-

elle lui être donnée par une loi? Où était le corps, sur lequel il pouvait exercer sa critique? Où était le corps, où il pouvait lui-même former son opinion et défendre ses intérêts? La masse du peuple et la bourgeoisie n'étaient-elles point jusqu'alors, et même sous Joseph II, exclues de toutes les affaires de l'Etat? Où donc auraient elles pris tout d'un coup un vrai sentiment de la politique? „Je sais que Vienne n'est pas Londres", avait écrit Sonnenfels en 1765, „tout aussi peu que les lecteurs du „Mann ohne Vorurtheil" ne sont pas enthousiasmés par le patriotisme d'un lecteur du „Zuschauer und Schwätzer". Par là il est bien naturel que les matériaux, où je voulais puiser d'après le degré où ils sont frappants et dignes de remarque pour un étranger, sont indifférents à la plupart des lecteurs, car tout ce qui est public, leur est indifférent, soit même que j'écrive dans le style du célèbre docteur Ralph; pourtant Candide est inscrit sur la liste des livres défendus".

Ce que Sonnenfels avait dit n'était pas moins vrai vingt ans plus tard, et c'est ainsi qu'il arriva que le splendide présent de Joseph II au journalisme autrichien fut gaspillé comme — in corpore vili —, et que la liberté ne profita réellement qu'aux pasquilles et à la littérature superficielle. Cette loi fit sur le journalisme autrichien l'effet d'une voie d'eau dans un navire. Un flot de feuilles hebdomadaires insignifiantes, dont le moindre nombre avait une importance quelconque, en fut la suite; surtout les innombrables journaux de littérature ou de critique théâtrale, qui parurent à Vienne, à Prague et dans presque chaque grande ville de l'Autriche, n'eurent aucune valeur, et ne purent se soutenir que fort peu de temps. Peut-être les publications les plus intéressantes de ces feuilles hebdomadaires furent ces „critiques des prédicateurs", comme elles s'intitulaient. Le premier journal de ce genre, „Die Geissel der Prediger", rédigé par Strinsberg, parut à Prague en 1782, mais il ne dura pas longtemps. Bientôt après parurent à Vienne les „Wochentlichen Wahrheiten für und über die Prediger in Wien", qui

firent beaucoup d'éclat. C'était presque une nécessité mécanique que dans un temps aussi critique que celui-ci, la critique s'exerçât avec une grande violence sur la seule tribune publique existant alors, la chaire sacrée, et la soumit à ses remarques les plus vives et les plus mordantes. Seulement l'homme qui remplissait cet office, L. A. Hoffmann, était un vil espion, une âme dénonciatrice, et par là cette sorte de journaux produisit aussi plus de dommages qu'elle ne se croyait utile.

Un joyeux espiègle qui disait en riant la vérité, ce fut le journal „Briefe eines Eipeldauers an seinen Herrn Vetter in Kagran über die Wienerstadt". De toutes les feuilles hebdomadaires, ce furent ces „Eipeldauer Briefe" qui eurent la plus grande longévité; elles vécurent, sauf plusieurs interruptions, jusque bien avant dans notre siècle et furent continuées jusqu'à nos jours, avec des alternatives de goût et de succès, par le „Hansjörgel" qui paraît encore actuellement.

Ce que l'époque joséphine fit croître en productions du journalisme, fut sans valeur et sans durée. La „Kreuzerblatt" de Vienne (1784) fut une malheureuse tentative de concurrence populaire à la „Wiener Zeitung".

Elle avait débuté par ces mots: „On espère le succès, car si 30 journaux peuvent paraître à Londres, pourquoi, à Vienne, n'y en aurait-il pas deux qui vivraient et respireraient à côté l'un de l'autre". Cette espérance fut déçue, et l'expérience tentée avec la „Kreuzerblatt" fut même souvent renouvelée dans l'histoire du journalisme viennois, lorsqu'un hasard faisait oublier, ce que Sonnenfels savait déjà si bien, que Vienne n'est pas Londres.

Les autres villes de l'Autriche ne furent pas mieux favorisées.

A Prague, à côté du journal officiel, outre les deux feuilles spéciales déjà signalées, il n'y avait, à la fin du siècle, qu'une couple de journaux hebdomadaires („Der böhmische Wandermann" et la „Geissel der Stutzer"). Ils ne virent le jour que pour disparaître presque aussitôt.

A Innsbruck parut en 1767 une „Intelligenzblatt der gefürsteten Grafschaft Tirol" (plus tard „Tirolische Monatsblätter"), qui aida aux efforts progressistes de l'agriculture qu'encourageait alors beaucoup le gouverne-

ment du pays. A Bozen, pendant la guerre contre les Français, parut la „Bozener Kriegsblättchen des Jahres 1796“. Mais, pour la publicité, aucun de ces journaux n'eut de valeur sérieuse.

Les productions de la presse non allemande furent encore plus modestes durant le XVIII[e] siècle.

Pour la langue tchèque, les „Pražské Poštovské Noviny“ furent longtemps la seule gazette. En 1787 seulement, l'actif écrivain tchèque Wenzel Kramerius fonda les „Vlastenské Noviny“ (journal patriotique), qu'il rédigea jusqu'à sa mort, 1808.

Les Italiens en Autriche déployèrent pour le journalisme une activité assez considérable. Nous avons déjà mentionné le grand „Corriere“ de Vienne. Un autre journal, „Foglietto di Vienna“, que J. B. del Sasso fit paraître en 1787 deux fois par semaine, n'aura pas dû être le digne successeur de ce „Corriere“. A Trente parut en 1745 un „Ristretto di Foglietti Universali“ qui se maintint jusqu'en 1846. A Rovereto, vers 1770, un semblable „Ristretto“ vit le jour, et en 1784 fut fondé à Trieste“ l'„Osservatore Triestino“ qui existe encore aujourd'hui.

A Vienne, il y eut aussi durant tout le cours du siècle précédent quelques journaux, pour la littérature ou pour les salons, écrits en langue française: „Journal de Vienne dédié aux amateurs de la littérature“, „Correspondance universelle“, „Extrait ou esprit de toutes les gazettes“, „Correspondance secrète de Vienne“, mais ces feuilles eurent chacune une courte durée et une valeur minime.

Enfin dans les dernières années du siècle, parurent aussi deux journaux hongrois, le „Hadi Törtentsék“ et le „Magyar Kurir“.

II.

La Presse avant l'année 1848.

Les temps postérieurs à la mort de Joseph II furent une époque de recul pour la presse autrichienne. Il faut

avouer, il est vrai, que la prospérité des journaux, durant les quelques années de la liberté de la presse, ne s'étaitpas toujours manifestée sous uneforme satisfaisante; cependant il faut regretter le lamentable recul qui suivit immédiatement. Tout en n'étant pas l'organe d'une opinion publique, la presse joséphine ne serait-elle pas devenue avec le temps une école d'opinion publique? N'aurait-elle point préparé pour l'avenir des réformes politiques et sociales? Qui sait ce qui serait arrivé ou ce qui aurait été évité si, pendant les cinquante années suivantes, une presse vraiment indépendante avait pu hardiment signaler les causes financières, économiques et sociales, qui amenaient des crises terribles, et discuter publiquement les réformes conformes à la situation? Mais les sanglants événements de la révolution française troublaient et inquiétaient les esprits des cercles gouvernementaux à un tel point, qu'il fallait à peine penser à des procédés justes envers le journalisme, redouté et haï aussi en Autriche à cause de maints excès véritables, qu'il avait occasionnés. On s'était accoutumé à ne voir dans les journaux qu'un moyen d'excitation pour le peuple; on ne remarquait pas que le journal est aussi un pont unissant le peuple à son gouvernement, et qu'il ne faut pas couper ce pont, quand précisément entre les gouvernés et le gouvernement, il n'y a pas d'autres voies de communication. Mais au lieu de faire l'éducation de la presse, et de la mettre habilement au service des intérêts généraux, on procéda à son asservissement, on lui appliqua sur la bouche un bâillon de fer.

Le décret de la cour du 1er septembre 1790 décida que: „L'essence de l'Etat consistant dans la réunion des volontés et des forces, sa loi principale étant le maintien du repos général, tout ce qui trouble ce repos, tout ce qui amène ou peut amener des différends, des mésintelligences, diminuer l'obéissance au souverain du pays, exciter l'attiédissement de l'observation des devoirs patriotiques et religieux, produire enfin le scepticisme dans les choses ecclésiastiques, doit être regardé comme dangereux; en conséquence, pour éviter des suites nuisibles, il faut plutôt prohiber qu'admettre ces écrits et ces livres, dont le

contenu s'écarte des règles de la prudence. Suivant ces principes, à l'avenir, tous les écrits qui blâment ou critiquent les lois et les ordonnances publiques du souverain, doivent être entièrement prohibés, car la propagation de tels écrits affaiblit l'obéissance des sujets, et empêche l'accomplissement des ordonnances du souverain. Au reste les réglements actuels pour la censure seront exactement observés: surtout il ne faut pas s'en écarter pour les publications qui traitent des matières du ressort ecclésiastique, et pour cela, dorénavant, ne seront jamais admises celles qui livrent à la raillerie ou rendent ridicules et méprisables les doctrines de la religion, ce qui touche à la constitution de l'Eglise, ou aux serviteurs de la religion."

Si, quant au fond, ce décret ressemble déjà à une rétractation de la liberté de la presse, un grand nombre d'ordonnances postérieures rétablirent l'ancienne censure avec tout son arbitraire administratif. Un décret de la chancellerie de la cour du 11 mars 1792 prohiba sévèrement la réimpression d'articles tendencieux ou celle des nouvelles excitantes des journaux étrangers, et ne permit l'exposition des faits de la politique étrangère que „sans aucuns raisonnements qui pourraient choquer". Une lettre autographe impériale du 26 mars 1792 défendit toute critique des faits arrivés à l'intérieur, des ordonnances et des entreprises futures. Une nouvelle ordonnance du 29 mars de la même année engagea les journaux à omettre toute personnalité et à s'en tenir aux choses. Une longue série d'édits, de décrets de la cour, de lettres autographes, attira l'attention des fonctionnaires de la censure et du gouvernement sur la révolution française, et leur enjoignit la vigilance la plus active sur les nouvelles données par les journaux. En 1795 parut un „Réglement renouvelé de la censure", qui devait être pour les imprimeurs et les éditeurs une sorte de guide dans le labyrinthe aux mille détours des formalités de la censure et du code pénal unifié pour les délits de presse. Seulement le „Réglement renouvelé de la censure" ne contenait pas d'informations strictes pour le censeur et n'apportait aucune clarté au censuré. Il était toujours complété et naturellement em-

brouillé par de nouvelles ordonnances de censure qui ne cessaient de paraître. En 1798, il n'y eut pas moins de quatre décrets de la cour concernant la censure, dont l'un interdisait aux cafetiers de s'abonner même à des journaux littéraires. Le décret du 16 avril 1803 finit par défendre sans façons aux journaux de faire, sans l'ordre des autorités, mention des institutions intérieures et en général des affaires du gouvernement. Ainsi le journalisme, en tant qu' il n'avait pas un caractère officiel ou du moins demi-officiel, était entièrement séparé du domaine politique, le seul terrain convenable d'où il put tirer sa nourriture.

Non moins fortement que par ce système préventif, le journalisme fut encore frappé par un impôt qui devait amener la ruine des entreprises privées, surtout alors que pour les journaux le côté commercial existait à peine à l'état d'embryon, et que l'acceptation des annonces payées était un privilège des feuilles officielles ou tolérées. Le premier impôt du timbre, à savoir $^1/_2$ kreuzer pour chaque exemplaire, fut établi en 1789. L'empereur Joseph avait eu par là un but non fiscal, mais éducateur; il voulait „modérer pour l'avenir ces écrivains qui depuis l'existence de la liberté de la presse avaient, à la honte des lumières et de la littérature nationale naissante, produit tant de sottises et d'ouvrages insipides, et en même temps arrêter l'introduction des écrits de ce genre provenant de l'étranger". Le produit de cet impôt était destiné à la création d'un Pädagogium (école normale). Cet impôt n'ayant pas produit ce résultat, mais au contraire ayant occasionné une préférence pour les „Nachdruckzeitungen (réimpressions)" encore plus mauvaises mais moins coûteuses, il fut restreint d'abord à la réimpression des journaux étrangers, et en 1792 il fut tout-à-fait supprimé. Par une patente du 5 octobre 1802 l'impôt du timbre fut pourtant rétabli; les journaux indigènes d'une feuille devaient payer $^1/_2$ kreuzer, ceux d'un plus grand format, ainsi que ceux de l'étranger, étaient soumis à un timbre de 2 kreuzers. En 1811 ce droit fut encore élevé à 1, 2 et 3 kreuzers, et il persista

dans sa rigueur accablante jusqu'en 1840. Alors on fixa pour les journaux indigènes un timbre de 1 à 2 kreuzers et un autre de 2 à 3 pour les journaux étrangers. Les feuilles officielles étaient exemptes de cet impôt du timbre.

En même temps qu'on chicanait le journalisme du pays, on soumettait la presse étrangère à une surveillance sévère, et, comme nous l'avons indiqué, à un dur impôt. On voulait par là compléter le sytème politique du blocus contre la révolution et contre les idées de réformes du reste de l'Europe, et empêcher, une fois pour toutes, l'importation, par la voie des journaux, des idées dangereuses „pour les honorables principes de la stabilité".

On peut facilement concevoir qu'au milieu de ces circonstances les rares germes de journalisme politique, déjà formés en Autriche, se sont bien vite fanés. Le journalisme, en tant qu'il n'avait pas un caractère officiel ou demi-officiel, tomba vite dans une décadence matérielle et qualitative. Les dix dernières années du XVIII[e] siècle ne virent se fonder que peu de feuilles mensuelles politico-historiques. L'une, comme l'„Österreichische Monatschrift" à Vienne, resta d'une très-faible importance politique, à cause de son ton doctrinaire et de la rareté de ses apparitions; d'autres, comme les „Bürgerchronik" et „Wiener Zeitschrift", édités par l'ancien auteur des critiques des prédicateurs (Predigerkritik), ne vécurent que de leurs dénonciations. Les autres journaux, dont quelques-uns quotidiens, qui furent fondés à Vienne dans cette époque-là et qui avaient mis les nouvelles politiques au moins sur leur programme, ne méritent en rien le nom de journaux politiques. Tout au plus pouvaient-ils donner quelques nouvelles de la cour ou de hauts personnages, signaler l'arrivée des représentants des puissances étrangères et, avec une grande réserve, quelques évènements du théâtre de la guerre; pour le reste, ils ne vivaient que des bavardages de la cour et des salons, lorsque le théâtre, la littérature et les arts n'étaient pas leur domaine exclusif.

Les seules gazettes qui fussent au commencement du siècle les vrais organes d'une opinion, et de vrais

facteurs politiques, c'étaient les quelques feuilles officielles de Vienne et des capitales des provinces, restées du siècle précédent: „Wiener Zeitung", „Prager Zeitung", „Brünner Zeitung", „Klagenfurter Zeitung", „Linzer Zeitung", „Grätzer Zeitung", la „Österreichische Kriegs- und Friedens-Chronik" („Troppauer Zeitung"), le „Bote für Tirol", la „Laibacher Zeitung", l' „Osservatore Triestino". A ces journaux s'ajoutèrent en 1811 la gazette en deux langues, „Gazeta Lwowska. Lemberger Zeitung", et la „k. k. priv. Salzburger Zeitung sammt Amts- und Intelligenzblatt". Plusieurs de ces journaux eurent leurs alternatives hasardeuses et subirent, durant les années de l'invasion française, différents changements.

L'„Innsbrucker Wöchentliche Anzeiger" avait au commencement du siècle changé ce nom en celui d'„Innsbrucker Zeitung". Cette feuille officielle garda ce titre jusqu'au 29 juin 1814 pour faire place au „Bote für Tirol". Après la conclusion de l'alliance austro-bavaroise, le „Bote" émigra à Bozen, où il parut quatre fois par semaine. Cette gazette, déjà par suite de son titre qui embrassait le Tyrol tout entier, produisit un grand effet dans les cercles de l'Inn appartenant à la Bavière. Même le commissariat général fit des premiers exemplaires une sorte de secret. Mais lorsque l'alliance fut conclue entre l'Autriche et la Bavière, cette gazette, sous le titre de „Bote von Südtirol", se répandit aussi en Bavière, bien que de temps en temps certains articles fussent désagréables au gouvernement bavarois. A cette époque le rédacteur de ce „Messager" était le savant bien connu, Adam Müller. Le „Bote von Südtirol" fut continué par l'officiel „Bote für Tirol", ou comme on le nomma depuis 1820 „Bote für Tirol und Vorarlberg".

En Carniole, l'invasion française occasionna une interruption dans l'apparition de l'ancienne feuille officielle. De 1809 à 1813, le gouvernement français donna à la place de la „Laibacher Zeitung" le „Télégraphe officiel". Le 19 octobre 1813, l'ancien organe allemand du gouvernement reparut sous le titre de „Vereinigte Laibacher Zeitung".

Quelque peu apte que soit le caractère d'un journal officiel pour rendre une publication populaire, la plupart

des organes sus-mentionnés jouissaient dans le public intellectuel de leurs lecteurs d'une certaine faveur, à cause de l'excellence de leurs suppléments littéraires, de tout temps, une des spécialités des journaux officiels de l'Autriche. Ainsi la „Linzer Zeitung“ avait depuis 1818 comme supplément la feuille tellement lue, „Österreichische Volksblatt für Verstand, Herz und gute Laune“ (pour l'esprit, le cœur et la bonne humeur). La „Laibacher Zeitung“ fut augmentée en 1819 par un supplément, la „Laibacher Wochenblatt“, où les tendances littéraires et nationales des Slovènes trouvèrent leurs premières et exclusives exigences de publicité. La „Grazer Zeitung“ ne reçut, il est vrai, qu'en 1842 son supplément aimé, „Der Aufmerksame“, auquel l'archiduc Jean porta un si vif intérêt.

Malgré tout cela ces feuilles ne suffisaient ni aux besoins de lecture du public, ni à ceux de publicité du gouvernement. Ce serait une grande erreur de croire que le chancelier d'Etat, prince de Metternich, aux côtés duquel se trouvait un des plus brillants publicistes du temps, Frédéric Gentz, méconnaissait l'importance de l'opinion publique, parce qu'il l'empêchait de s'exprimer librement. Metternich et Gentz croyaient ne posséder que la force de donner à cette opinion une direction déterminée: „L'opinion publique, écrivait le prince, est le moyen le plus puissant; un moyen qui, de même que la religion, pénètre dans les coins les plus reculés et jusqu'aux endroits où les mesures administratives perdent leur influence. Mépriser l'opinion publique est aussi dangereux que de mépriser les principes de la morale; car tandis que ces derniers peuvent renaître où précisément on aurait voulu les étouffer, il n'en est pas ainsi de l'opinion publique. Elle exige des soins tout particuliers, une aide conséquente et durable.“

Metternich agit en pleine harmonie avec ces idées: au commencement même de son régime il conçut le plan de créer un organe, protégé, contrôlé, inspiré par le gouvernement, et qui devait représenter les idées de celui-ci, tout en ne se donnant pas comme son organe public. Gentz, les deux frères Schlegel, Hormayr et

d'autres autorités littéraires et scientifiques furent consultés; lorsque ce journal parut à Vienne, le 2 mars 1810, sous le titre d'„Österreichischer Beobachter", il se présenta en effet comme un digne, et même comme l'unique représentant du journalisme moderne. Brillant dans sa forme et dans sa diction, rédigé d'après les meilleurs modèles, il était surtout parfaitement instruit de tous les événements de la politique étrangère.

L'âme de toute cette entreprise était Frédéric de Gentz, ce publiciste fourvoyé sur les hauteurs de la science politique intérieure, tout aussi bien que dans la stabilité du principe, l'aide actif du tout puissant chancelier, l'auteur d'exposés classiques et de mémoires aux cabinets européens ainsi que le rédacteur des actes du congrès. Le rédacteur nominal de l'„Österreichische Beobachter" fut d'abord Frédéric Schlegel, que remplaça toutefois. un an plus tard, J. A. v. Pilat, qui dirigea ce journal jusqu'à sa fin en 1848.

A côté de ce principal des organes politiques, le „Wanderer" fondé par J. R. v. Seyfried jouit, au moins pendant quelque temps, d'une certaine importance à cause de ses bonnes informations sur les affaires de l'étranger: de tous les journaux que Vienne possédait jusqu'alors, ce fut celui-là qui eut la plus longue durée. A côté de ce petit nombre de publications viennoises, celles de la province qui n'étaient pas officielles, méritent à peine une mention. A Prague régnaient encore toujours les „Pražské Poštovské Noviny" et les „Poštovské Noviny" de Kramerius. En 1828 Schönfeld acquit cette dernière feuille et la réunit à l'autre; ainsi, depuis ce moment, il n'y eut plus qu'un seul journal en langue tchèque. Dans le Tyrol italien, l'invasion française fit s'épanouir une courte floraison de journaux. A Rovereto parut en 1808 un „Foglio d'Avvisi per il Tirolo Meridionale con speciale privilegio di Sua Maestà il rè di Baviera". En 1810, quand, à la suite de son soulèvement, le Tyrol dut perdre jusqu'à son nom, ce journal changea son titre en celui de „Foglio d'Avvisi per il Dipartimento dell' Alto Adige". A Trente parut aussi à côté du „Ristretto", pendant les années 1812 et 1813, un „Giornale del Dipartimento dell' Alto Adige". A Cracovie il y

eut pendant la quatrième décade du siècle deux journaux qu'on pouvait, à la rigueur, prendre pour des feuilles politiques: le „Gonice Krakowski“ (Krakauer Bote 1829 à 1831) et le „Kurjer Krakowski“ (1834 à 1836). A Lemberg la maison du tailleur Kulczycki fit aussi paraître une feuille „Dziennik mód paryskiech“ (Pariser Mode-journal) qui, sous le couvert des nouvelles de la mode, traitait aussi des questions littéraires et même politiques. Ce journalisme politique en Pologne avait une corrélation évidente avec les tendances d'indépendance polonaise: il naquit et mourut avec ces mêmes tendances.

Ce qu'en dehors de ces publications, le journalisme autrichien mit au jour à cette époque, fut peu nombreux et ne valait pas la peine d'en parler. Le journalisme littéraire de Vienne d'avant mars tant prôné, était infiniment superficiel, plat et en outre corrompu. A côté d'une tendance déplorable à la médisance s'étalait un dilettantisme vaniteux qui écartait de ces feuilles tout air sérieux. Les „Theater-Zeitung“ de Bäuerle (depuis 1806 avec des titres toujours changeants); l'„Humorist“ de Saphir (depuis 1837): la „Wiener Moden-Zeitung“ de Schickh (depuis 1816) sont les modèles de ce curieux journalisme. Un écrivain corrompu, un mauvais plaisant vicieux et un tailleur bel esprit, étaient avant mars les souverains de l'opinion publique de Vienne. Un meilleur journal ce furent les „Sonntagsblätter für heimatliche Interessen“ (1842 à 1848) du docteur L. A. Frankl, composé d'après le modèle de la „Revue des deux Mondes“. Une autre feuille élevée au-dessus de la moyenne de ce temps, ce fut l'„Allgemeine Wiener Musikzeitung“ fondée par Schmidt en 1841. Il fut pour le journalisme un digne représentant de la célèbre „capitale de la musique“. C'est à lui qu'est dû le service inappréciable de la fondation des „Concerts philharmoniques“; il fraya la voie à la musique moderne et au plus illustre de ses représentants, Richard Wagner; il forma un centre pour la Vienne musicale et littéraire et même pour les noms les plus illustres de l'Allemagne. Nous trouvons dans ses colonnes des articles des Schumann, Mendelssohn, Meyerbeer, Draxler, Schlechta, Philokoles, Becher, A. Fuchs, Geisler, et aussi les premiers.

articles d'Ed. Hanslick. A côté de ces organes plus considérables parurent à Vienne et à Prague, pour disparaître bientôt après, („Kronos“, „Hesperus“, „Hylas“, „Bohemia“, etc.) un nombre considérable de journaux de modes, de littérature, d'art, de musique, de science, de commerce et industrie, de technique, d'histoire, etc. C'étaient, comme Gentz les nommait, des „bureaux de compilation politico-littéraire-statistique et philosophique“ mêlant toutes les matières sans ordre et sans charme.

Les quelques feuilles non-allemandes qui méritaient une plus grande estime, c'étaient celles où parurent les premiers germes encore purement littéraires des nationalités en Autriche. Pendant la première moitié du siècle, Trieste posséda une feuille littéraire hebdomadaire, „La Favilla“, rédigée par Abbate del'Ongaro; elle encouragea des plus activement la culture de la langue et de la littérature italiennes. A Rovereto parut en 1815 le journal littéraire, „Raccoglitori, giornale di amena lezione“, qui pourtant perdit le jour déjà après une année. La presse tchèque était, à l'exception des „Pražské Poštovské Noviny“, insignifiante au possible autant pour le nombre que pour la production. Les „Vídenské Noviny“ (ce n'était pas une traduction de la „Wiener Zeitung“, éditées à Vienne, et le „Pražský Posel“ (Prager Bote), fondé à Prague par Tyl, forment presque toute la production de la presse tchèque avant mars. Le premier journal slovène qui cultiva la littérature et la langue de ce peuple ce furent les „Ljublanske Novice“, parues au tournant du siècle sous la prudente direction de Vodnik (1797 à 1800). Ce même journal, par l'entremise de l'archiduc Jean et grâce au célèbre littérateur et chef de parti, le docteur Bleiweiss, revit le jour en 1843 sous le nom de „Kmetyske in rokodelske Novice“. Ce journal a rendu de grands services à la littérature (le poète si connu Preširen y travailla) et à la nation slovènes. De 1813 à 1823 il y eut aussi à Vienne une feuille serbe, la „Nobine Srbske“ de Demeter Davidovich, et non moins de quatre journaux grecs: Ερμης ο Λογιος, Τηλεγραφος ελληνικος, Καλλιοπη et Telemach; d'une part ils avaient un contenu littéraire, et d'autre part ils n'avaient été appelés que par le Philhéllénisme de ce temps.

La presse scientifique fut représentée dignement par les „Archiv für Geographie. Historie. Staats- und Kriegswissenschaft“ de Hormayr. par les „Fundgruben des Orient“ de Hammer-Purgstall. et tout spécialement par l'„Österreichische Militärische Zeitschrift“. fondée en 1803 sous l'impulsion de l'archiduc Charles et parvenue à une haute considération. A côté de ces journaux il y en avait plusieurs autres de médecine et de pharmacie en allemand ou en italien. et. pour les intérêts agricoles. un ou plusieurs presque en chaque langue. La plupart des capitales possédaient en outre une ou plusieurs feuilles scientifiques pour les sociétés et les musées: „Neue Zeitschrift des Ferdinandeums für Tirol und Vorarlberg“. „Archeographo Triestino“, „Zeitschrift des Museums Francisco - Carolinum“ à Salzburg. „Monatschrift des vaterländischen Museums“ à Prague. etc. Tous ces journaux s'occupaient principalement de l'étude du pays et des antiquités. et se tenaient étroitement à la lisière du véritable journalisme.

Somme toute, l'époque nommée d'avant mars ne produisit que bien peu de choses sur le terrain du journalisme. Tandis qu'au temps de la première introduction du timbre (1789) le débit annuel des journaux alors existants. non compris celui des feuilles officielles. était estimé à 3 millions et demi d'exemplaires. et qu'en 1789 il y avait près de 50 journaux politiques, en 1847. dans tous les royaumes et pays représentés au Reichsrath. il n'y avait pas plus de 79 feuilles périodiques, parmi lesquelles 19 étaient politiques: 12 de ces dernières avaient un caractère officiel. Tels étaient les fruits du système de censure qui jouissait. hélas! d'une si triste réputation dans toute l'Europe. et qui ne descendit dans la tombe qu'après que se fut accomplie au milieu de douloureux combats la renaissance de l'Autriche.

III.

La Presse durant la Révolution de 1848.

Si l'on entend sous le nom de „la presse“, quelque chose de plus qu'une feuille de papier imprimé. et que

celle-ci doive être l'organe de l'opinion publique, ainsi que le monde moderne s'y est habitué, alors malgré ses airs d'âge avancé, la presse autrichienne n'a vu le jour qu'au mois de mars 1848.

Une opinion publique, du moins dans les choses politiques, n'existait pas auparavant en Autriche, ou bien elle était enfermée dans un cercle étroit et manquait de direction et des moyens légaux de se manifester. Quiconque n'est pas Autrichien peut difficilement se faire une idée du vide intellectuel qui, vers les années de 1820 à 1830, régnait en Autriche dans presque tous les domaines de la vie publique. L'idée de „nationalité" avait déjà pris racine, il est vrai, chez les Allemands et chez les Slaves même en Autriche. Seulement la pensée de l'unité de l'Allemagne ne pouvait facilement chez nous ni fleurir ni monter en épis dans les grandes masses populaires. La cause en était que d'une part, dans les états non autrichiens de la Confédération, cette pensée avait pris un caractère radical-démocratique et librepenseur, et que d'autre part, on la concevait comme en opposition aux traditions historiques et constitutionnelles des états héréditaires de l'Autriche, aussi bien qu'aux intérêts de Vienne, capitale de cette individualité politique. Provisoirement l'idée nationale slave ne se faisait jour alors que sous une forme presque exclusivement littéraire.

Même chez les esprits les plus éclairés, il y avait à peine une idée claire sur le développement politique de l'avenir le plus rapproché. Sans doute, une forme vague et confuse de la nécessité des formes constitutionnelles flottait un peu partout dans les atmosphères intellectuelles; mais que petite était l'idée que s'en faisait un Autrichien! Une seule circonstance suffit à le prouver. La lettre patente du 15 mars qui ne contenait que la promesse impériale d'une constitution, fut regardée comme la constitution elle-même; un mois plus tard encore, l'opinion publique n'était nullement en état de se former un jugement sur la constitution octroyée en avril.

Si plus tard, au Reichstag, le travail spécialement constitutif ne put avancer, et si le comité de la constitution dissipa réellement le peu de temps qui lui était donné

pour l'exécution éventuelle des volontés parlementaires. il faut en chercher la cause non seulement dans le conflit si flagrant des intérêts qui y étaient représentés. mais encore. et non pour la moindre part. dans l'incertitude. l'obscurité. le vide de concepts politiques. ainsi que dans le manque de programme politique des partis. chez l'un comme chez l'autre. Les intérêts économiques sont ceux que les hommes aiment à proclamer comme les plus pressants et les plus directs. et en réalité, avant mars. toutes les classes de la société ressentaient généralement la nécessité d'une réforme énergique en matière d'économie. Le paysan humble et soumis secouait ses chaînes. la bourgeoisie commerçante ou industrielle réclamait la liberté de l'activité économique. et la publicité de l'emploi des finances de l'Etat; car elle attendait de cette dernière mesure un remède aux crises financières continuelles qui, depuis les guerres de coalition, éprouvaient les différents corps de l'Etat, et frappaient le plus durement le commerce et l'industrie. Mais il n'existait nulle part une conception claire ni de l'économie, ni de la politique sociale. et c'est la pure vérité que tous, ouvriers. paysans. bourgeois. se soulevèrent et prirent part à la révolution sans programme pour leurs revendications économiques et sociales.

Sous tous ces rapports l'opinion publique n'existait pas avant 1848. Dans toute l'Autriche il n'y avait pas de tribune à peu près pareille à celles qui existaient au Reichstag de Hongrie, au Landtag de la Prusse, ou même dans les corps représentatifs, si prudemment constitutionnels, de quelques Etats de la Confédération germanique. Il n'y avait ni administration publique des communes. à laquelle le peuple pût participer par ses conseils et par ses actes, ni publicité dans l'exercice de la justice, ni tribunaux d'échevins comme en Prusse, par lesquels le peuple eût pu appliquer son désir de publicité. Par là on ne peut voir de quoi aurait pu s'occuper la presse. si même le bras d'airain d'une censure décriée dans toute l'Europe, ne l'avait point comprimée aussi lourdement qu'elle l'était en réalité.

Il est vrai que peu de temps avant la révolution se montraient à Vienne et à Prague des symptômes de

l'éveil de l'esprit public, et qu'instinctivement les partis et les classes avides de réformes se sentaient poussés à la discussion publique des problèmes qui attendaient leur solution. Le 11 mars 1845 des écrivains de Vienne, entr'autres, Grillparzer, Bauernfeld, Antoine comte d'Auersperg (Anastasius Grün), le prince Frédéric de Schwarzenberg, etc., présentèrent une pétition pour demander la promulgation d'une loi de censure et sa publication officielle, la collation de l'indépendance des censeurs, et la création d'un système de recours efficace dans les causes de censure. Le gouvernement se contenta de déposer ad acta cet écrit important, et, à la Noël (1847), il donna une décision dans un sens négatif. La réclamation des états de Bohême n'eut pas plus de succès; elle avait été émise après l'annulation du système de censure jusqu'alors en vigueur, faite à la suite d'un discours enflammé du prince de Lamberg à la diète de Bohême. Cette pétition était purement la reconnaissance clairement exprimée, que le seul et le plus sûr moyen d'élever la population jusqu'à un jugement clair et indépendant, et de former dans une opinion publique un fort boulevard des intérêts de l'Etat, ne pouvait être qu'une discussion libre et en même temps sérieuse et digne.

Malheureusement le prince de Metternich qui avait toujours devant les yeux comme modèle la presse officieuse de Napoléon, et qui estimait tout au plus les journaux comme un instrument de l'art diplomatique, ne sut guère apprécier ces réclamations. La nouvelle loi de censure fut créée le 1er février 1848, moins dans le but sérieux de former pour l'opinion publique une tribune au moyen d'une presse libre, que pour apaiser l'excitation des états de la Bohême et de ceux de la Basse-Autriche. Cette loi donnait, il est vrai, dans la direction et dans les collèges supérieurs de censure, une voie apparente d'instance pour les recours en ces matières. Cependant comme le recours n'était pas admis, s'il s'agissait d'articles de journaux, ni si l'on élevait des réclamations contre quelques omissions ou changements d'expressions, ni enfin si des considérations sérieuses ne pouvaient être invoquées pour la publication de la

matière censurée, le journalisme restait exclu de ces apparentes faveurs, et demeurait comme auparavant soumis à l'arbitraire de la censure.

On sait que la réclamation de la liberté de la presse fut un „postulatum“ principal des journées de mars à Vienne. Elle était contenue dans la pétition de la société industrielle du 6 mars, et dans la pétition en masse des bourgeois de Vienne du 11 mars. Elle était aussi à l'ordre du jour de la remarquable assemblée des états du 13 mars, et dans cette adresse qui, sous l'impression de la révolution déchaînée, fut composée au palais de la diète et apportée au palais impérial. Les cris pour la suppression de la censure retentissaient toujours plus vigoureux dans les rues de la ville; ils ne s'arrêtèrent que le jour où de la Hofburg (14 mars) arriva la parole libératrice: „Sa Majesté a daigné abolir la censure et décider la publication d'une loi de la presse.“

Enfin dans la fameuse patente du 15 mars se trouvait en premier lieu la promesse que la liberté de la presse était, par la dite déclaration de l'abolition de la censure, assurée de la même manière que dans les autres Etats où elle existe.

Par ces deux déclarations impériales la liberté de la presse n'était nullement créée, il est vrai, comme elle existait dans les autres Etats, c'est-à-dire dans le sens d'une loi de la liberté de la presse; il n'y avait d'aboli que l'ancienne censure préventive, et, en réalité, c'était un état anarchique qui régnait dans le domaine de la presse. Naturellement on pensa tout de suite en haut lieu à remplacer cet état insupportable par quelque chose de nouveau, de positif, par une loi de la presse. Mais peut-être, pour le malheur de l'histoire de tout le mouvement de cette année et, en tous les cas, au détriment de la publicité de ce temps, la loi provisoire de la presse datée du 31 mars ne fut pas inspirée par un esprit de responsabilité et d'intelligence politiques comme l'aurait exigé une période si critique. Avec de larges concessions dans les choses principales, cette loi, par des mesures exécutives vexatoires et mesquines, et par la faculté de la confiscation qu'elle contenait, donnait l'impression d'un manque de sincérité.

Aussi, lorsque la loi fut publiée dans la „Wiener Zeitung“ du 1er avril, elle souleva contre elle, une tempête d'indignation. Une députation élue par l'université se rendit chez Pillersdorf, ministre de l'intérieur, pour demander l'amélioriation ou l'abolition de cette loi. Le ministre eut la funeste faiblesse de déclarer que la loi, du reste, ne serait jamais mise à exécution; les étudiants n'avaient qu'à se concerter sur les changements nécessaires; après quoi, lui-même, de son propre mouvement, en ordonnerait la révision. En réalité il omit de communiquer officiellement cette loi aux autorités des pays; néanmoins, le 7 avril, dans la partie officielle de la „Wiener Zeitung“, parut un réglement du ministre de la justice Taaffe pour l'exécution de cette loi que Pillersdorf avait déjà retirée. Alors personne ne savait plus au juste ce qui était de droit ou non. La „Wiener Zeitung“ écrivait le 18 avril: „La loi existe quoi qu'il en soit, puisqu'enfin elle a déjà été publiée et qu'elle n'a pas été retirée officiellement, pour notre part nous la regardons comme existante“. Ensuite la rédaction faisait les remarques suivantes: „Avec tout le respect que nous avons pour les vues personnelles de notre collègue, comme journalistes pourtant, nous préférons nous en tenir à la déclaration du ministre Pillersdorf, à savoir que la loi de la presse, n'étant pas communiquée officiellement aux autorités du pays, par là même n'est pas obligatoire.“ Cette incertitude où se trouvait la „Wiener Zeitung“ sur la question de savoir si une loi sanctionnée par l'empereur, publiée officiellement et discutée par cette même feuille, caractérise la position juridique de la presse en 1848. Naturellement dans les autres milieux du journalisme on regardait la loi de Pillersdorf comme non existante. Le gouvernement, de son côté, ne faisant rien pour donner sa valeur à cette loi, il n'y eut en réalité, jusqu'au 18 mai, aucune norme pour régler la liberté de la presse. A cette date le gouvernement édicta deux ordonnances: „Sur les abus de la presse“, „sur le réglement des affaires de presse“. Ces deux ordonnances, faites avec la collaboration des représentants de la presse, tenaient compte des exigences les plus modernes et les

plus progressives. Elles supprimaient la caution obligatoire, la prohibition du colportage, fixaient pour les affaires de presse la procédure officielle et orale tout en les soumettant à un jury, etc. Seulement lorsque la presse, ayant pendant tout le temps de la révolution suivi sa marche progressive eût pu se mouvoir en pleine liberté et sans gêne, la période la plus malheureusement choisie pour le réglement légal des affaires la concernant fut celle du 18 mai, point culminant du mouvement démocratique à Vienne, temps des pétitions tumultueuses.

L'historien qui cherche à expliquer à fond les motifs de la licence effrénée, du radicalisme immesuré, et quelquefois de la crudité nue de la presse en Autriche et spécialement à Vienne en 1848, n'en trouvera l'explication que dans le manque absolu déjà signalé d'une opinion publique en Autriche. Toute la législation de la presse donnée du 1er février au 18 mai 1848 fut fatale à celle-ci, non parce que celle-là était réactionnaire ou trop indulgente, mais parce qu'elle était étroite, trompeuse et indécise. Aussi peu consistante qu'était l'opinion publique à peine éveillée en Autriche, aussi incertain semble avoir été le jugement des différents régimes sur cette opinion publique et sur ses organes. La presse autrichienne tenue en tutelle, mais non élevée, jusqu'aux jours de mars, se sentit tout à coup non seulement débarrassée de tout lien, mais encore appelée en première ligne à discuter, et même à résoudre les questions les plus importantes et les plus difficiles.

Oui, c'est en 1848 que l'Autriche reçut réellement ce qu'elle ne possédait pas jusqu'alors, à savoir un journalisme politique; cette fois il n'était plus comme auparavant une boîte à musique jouant toujours et en toutes circonstances le même air; mais il ressemblait plutôt à un orgue majestueux aux centaines de registres et de tuyaux, et qui, animé par le grand souffle d'une époque extraordinaire, retentissait en puissants accords. Bien souvent, il est vrai, ce n'étaient que de minuscules petits hommes qui mettaient en mouvement les soufflets; bien souvent les mains qui en frappaïent les touches n'étaient point celles d'un maître; mais toujours, que les sons en fussent

plaintifs ou menaçants, harmonieux ou dissonnants, c'étaient ceux d'un orgue et non plus le piaulement monotone d'une boîte à musique.

Pour la première fois, dans toutes les parties de l'empire, bien que Vienne restât toutefois le foyer principal du journalisme autrichien, et non seulement dans les capitales des pays, mais aussi dans les petites villes provinciales, surgissent des entreprises de journaux qui, malgré leur caractère éphémère et futile, n'en sont pas moins les indices certains de l'éveil de l'esprit public. Pour la première fois dans tous les cantons autrichiens retentit le chœur polyglotte des nations de l'Autriche.

En Bohème, dans la seule année de 1848, paraissent plus de 40 feuilles politiques tchèques, dont la plupart sans doute, surtout celles qui étaient publiées dans les chefs-lieux provinciaux, ne vécurent pas beaucoup plus d'un jour. En la personne de Charles Havliček qui, au commencement d'avril, fonda la première feuille tchèque indépendante, les „Národní Noviny", et, grâce à elle, eut une influence décisive sur la marche du mouvement à Prague, surtout après la tendance d'intransigeance anti-allemande, les Tchèques acquirent un publiciste d'une réputation européenne, un esprit littéraire élevé et produisant sur les masses un effet irrésistible. Le mouvement panslaviste qui avait à Prague son foyer et en Havliček son guide spirituel prêta, surtout pendant le congrès des Slaves, au journalisme tchèque national, une force vitale presque incroyable qui tomba prématurément, il est vrai, par suite de l'issue sanglante des fêtes de la Pentecôte. La presse tchèque ne fut pas capable, comme le faisait celle de Vienne, de s'affranchir du mouvement national; même ces feuilles comme les „Večerní list" de Liblinsky, „Slovanské Lipy" de Sabina, et „Občanské Noviny" d'Arnold, qui allaient jusqu'aux conséquences extrêmes du radicalisme et de la démocratie, représentèrent cependant plutôt un radicalisme de cataclysme, tendant à assurer l'avenir des nations slaves comme nouvelle force organisatrice; c'est ainsi que le représentaient Herzen et ce Bakunin résidant alors à Prague, où il était en relations avec les chefs du mouvement journaliste. De même les

journaux conservateurs, ceux des états et aussi ceux qui gardaient un point de vue réactionnaire (féodal) comme le „Vlastimil“ ou les „Pražské Noviny“ rédigées par le ministre ultérieur Jireček, restaient sévèrement fidèles au caractère national tchèque. Le rapide développement du journalisme tchèque fut, comme nous l'avons dit, de courte durée, mais son influence n'en fut que plus profonde et plus durable sur la politique nationale et fédéraliste des Tchèques durant les décades suivantes.

A côté des Tchèques, les Polonais et les Italiens intervinrent avec le plus d'individualité dans les événements de l'année, et par là on comprend que les journaux polonais et italiens aient crû vraiment comme des champignons. A Lemberg se forma toute une série de journaux qui, tous ensemble, s'efforcèrent d'assurer la constitution, et d'obtenir son développement sous la complète garantie des intérêts nationaux, même par des voies différentes; c'était le „Dziennik narodowy“, le „Postep“, le „Kurier Lwowski“, et deux autres feuilles quotidiennes qui se faisaient mutuellement une violente opposition; l'une était la „Rada narodowa“ (plus tard „Gazeta narodowa“), organe de la société politique de ce même nom, laquelle voulait le développement de la constitution dans le sens de l'autonomie nationale; l'autre, la „Polska“, organe de cette partie de la noblesse agricole qui combattait le plus violemment la tendance socialiste de la démocratie nationale. Il y avait encore à Cracovie deux journaux ayant entre eux le même contraste, et représentant les deux groupes de partis existant alors comme aujourd'hui en Pologne, la feuille nationale-démocratique „Jutrzenka“ (l'Aurore) et le „Czas“ (Temps) conservateur. Des journaux polonais paraissaient aussi à Tarnów, à Stanislau et dans d'autres endroits de la Galicie.

Une inondation de journaux, qui toutefois ne produisit rien de grand, eut lieu à Trieste où, dans le courant de l'année, parurent pour disparaître presque aussitôt une quantité de feuilles pour la plupart éphémères et sans importance. Les unes étaient entraînées par le mouvement national italien, les autres restaient attachées au principe dynastique et autrichien qui l'emportait chez les bourgeois

de Trieste: „Le notizie della sera“, „La voce del matino“, „Il libero Triestino“, „Il buon popolano“, „La gazetta in versi“, „La gazetta di Trieste imparziale“, „Il Constitutionale“, „Il Telegrafo“, „Il Telegrafo della sera“, „Il Giornale di Trieste“, „La Guardia nazionale“, „Il Messagiero dell' Adria“, ainsi que d'autres. Au reste dans ces parties italiennes de territoire qui appartiennent encore aujourd'hui à l'Autriche, l'idée de la nationalité italienne ne trouva dans la publicité qu'une expression à peine digne de remarque. Dans les parties italiennes du Tyrol, le mouvement révolutionnaire de l'année se fit à peine sentir plus que dans le Tyrol allemand; aussi ne faut-il pas s'étonner que le journalisme du Tyrol italien ait aussi peu progressé que celui du Tyrol allemand. Par contre il est très intéressant de voir que la presse italienne de la Dalmatie s'est attachée précisément d'une façon exclusive aux intérêts slaves, et qu'elle a, par la plume des Klaič, des Ivičevič et d'autres champions du mouvement des Slaves du sud, défendu l'idée „illyrienne“. Ainsi à Raguse les „Rimenbranze della settimana“ en deux langues, par une longue série d'articles, firent de la propagande pour une grande Illyrie, et aplanirent la voie à l'idée illyrienne; à Zara, la feuille également en deux langues, „La Dalmazia dopo la libertà della stampa“ (plus tard „La Dalmazia costituzionale“), le journal dirigé par Klaič lui-même, „L'Avvenire“, où parut la célèbre lettre de Bakunin aux Slaves, combattirent pour la même idée.

Les autres publications du journalisme chez les autres nations de l'Autriche ne méritent pas beaucoup d'attention. A Laibach, le docteur Bleiweiss continuait à représenter avec modération dans le „Novice“ les postulata nationaux-politiques des Slovènes. La „Slovenia“, publiée en juillet également à Laibach, intervint plus fortement pour la nationalité; elle élevait déjà d'énergiques réclamations en faveur de la réunion de tous les territoires slovènes.

Il est vrai que les Ruthènes n'eurent leur premier journal qu'en 1848 („Dnewnyk ruskij“), mais la presse ruthène n'obtint pas d'importance. De même parut en

1848 à Czernowitz un journal roumain (et allemand), la „Bucovina, Gazeta Romanoaka pentru Politica, Religie si Literatura“ qui réclamait l'autonomie de l'église grecque-orthodoxe et la nationalité roumaine; elle s'intéressait surtout aussi à la position des Roumains en Hongrie et en Transylvanie, et à leurs rapports avec les principautés voisines de la Moldavie et de la Valachie. Si peu considérables que paraissent ces feuilles en comparaison des produits contemporains de la presse en d'autres pays et chez d'autres peuples, elles n'en sont pas moins importantes pour la destinée ultérieure de notre patrie; il n'est pas difficile d'y voir en son germe toute la politique nationale du demi-siècle qui va suivre.

Mais ce qu'on vit paraître cette année de plus important pour la renaissance de l'Autriche, ce fut le journalisme viennois. La cause en est que non seulement Vienne vit cette même année naître et mourir plus de 200 journaux dont 90 étaient quotidiens, que non seulement ici, au foyer principal de la révolution, les vraies couleurs en étaient reflétées directement et avec le plus de vivacité sur le miroir du journalisme, mais parce qu'ici, à Vienne, où convergeaient tous le fils du mouvement et de la réaction, la discussion publique avait le caractère le plus varié et le plus parfait. Le voisinage immédiat du Reichsrath constituant, le mouvement démocratique s'unissant chaque jour davantage à l'esprit de la réforme sociale, mettaient en seconde ligne les intérêts de nationalité qui remplissaient presque exclusivement la presse provinciale. En 1848 il n'y avait pas à Vienne une seule feuille qui se fût, comme le journal de Havliček à Prague, restreinte à un programme national. Sans doute le mouvement de Vienne avait un accent allemand prononcé et évident qui se manifestait dans les discussions des journaux; seulement les feuilles qui étaient (comme „Wiener Zeitung“, „Constitutionelle Donauzeitung“, plus tard „Ostdeutsche Post“ de Kuranda et la „Presse“ de Zang) en relations prochaines ou éloignées avec le gouvernement ou avec la bourgeoisie vieille-libérale, n'acceptaient le point de vue des nationalités que sous la plus complète garantie de l'idée spécifique de l'Etat autrichien. La presse radicale

au contraire, du moins les organes dirigeants de cette tendance, comme les „Constitution“ de Hofner, „Allgemeine österreichische Zeitung“ de Schwarzer, ou en tout cas encore „Freimüthiger“ de Mahler et „Gradaus“ de Friedmann, acceptaient bien le point de vue d'une grande Allemagne, mais se consacraient chaque jour davantage aux problèmes sociaux et économiques agitant les masses, à la question ouvrière, à celle des paysans et à celle des métiers. Tous également s'occupaient du grand problème politique de la constitution. Avoir donné à un texte insignifiant, à des mots sans valeur, un sens plus ou moins clair, tel fut le mérite incontestable de la presse viennoise.

Dans les premières périodes de la révolution, ce furent surtout les „Wiener Zeitung“ et „Constitutionelle Donauzeitung“ de Hock qui, dans des articles sérieux et spéciaux écrits par les Stubenrauch, les Bauernschmidt, les Perthaler, etc., dessinèrent, d'après le modèle de la Belgique, les traits principaux d'une constitution pleinement libérale et préparèrent ainsi l'opinion publique à la constitution d'avril.

Ce fut seulement avec la publication de la constitution d'avril, et avec les critiques des journaux qui en furent la suite, que la discussion politique fit effectivement son entrée sur le sol autrichien. Du système d'une chambre unique ou d'une double, du cens, des intérêts représentatifs, d'un droit de suffrage direct ou indirect, de toutes ces questions de la politique pratique qui se pressaient impérieusement et pour lesquelles écrivaient et luttaient, (dans sa „Constitution“) l'écrivain puissant et démagogue Häfner, (dans l' „Allgemeine Österreichische Zeitung“) le politique consommé v. Stifft, le brillant journaliste Landsteiner, le ministre futur J. N. Berger et le jeune hégélien Jellinek inspiré de l'esprit de Stirner, l'Autrichien en avait à peine entendu parler auparavant; comme ces questions avant d'être résolues dans la pratique devaient d'abord être inscrites dans l'inventaire de l'opinion publique, on peut bien critiquer la forme des débats dans les journaux d'alors, et leurs différents effets immédiats, mais passagers; cependant il est impossible de mettre en

doute leurs conquètes durables pour l'éducation de l'opinion publique elle-même. Que la presse viennoise de 1848, comme toute presse révolutionaire, ne soit pas restée en arrière des événements, mais qu'elle ait eu sur eux une influence décisive, et même qu'elle les ait produits, ce fut là son mérite et ce fut en même temps son défaut.

C'était une preuve qu'elle était en tout cas devenue l'organe de l'opinion publique éveillée, organe aussi omnipotent et aussi impuissant que l'est tout organe. Nous voyons, dans un enchaînement continu de causes et d'effets, l'opinion publique et le journalisme de ce temps s'avancer étroitement unis dans toutes leurs hésitations, dans tous leurs succès, dans toutes leurs erreurs. Toute qualification morale de la presse, si elle n'est adressée uniquement qu'à celle-ci, est erronée.

La presse viennoise de 1848 se précipitait en avant d'une façon irrésistible de concert avec les événements. Après qu'avec le succès de la révolution de mai et la convocation de la Constituante la question constitutionnelle eut été portée devant un autre forum, elle jeta dans la discussion publique des questions de politique plus générale et d'un caractère social-politique. La question des relations interconfessionnelles, celle des droits civiques, les problèmes si difficiles de l'administration et de la réforme du droit, furent approfondis dans tous les détails Ce brillant politique dont nous avons déjà parlé, le baron de Stifft, recommandait un système d'impôt progressif sur le revenu; presque tous les journaux sans exception réclamaient la création du jury; le „Freimuthige" s'occupait tout au long de la question des paysans. C'est lui qui, avec la presse radicale, prépara les voies au Reichsrath pour son acte de délivrance, unique et seul durable, il est vrai, mais d'autant plus considérable, la suppression, résolue sur la proposition de Kudlick, de la dépendance foncière. A côté de la „Constitution" et de l' „Allgemeine Österreichische Zeitung", parut toute une série de petites feuilles, souvent éphémères, qui s'appliquaient exclusivement à discuter la question ouvrière devenant toujours plus pressante durant les mois de l'été („Das Wiener Allgemeine Arbeiterblatt" de Grützner et

de Sander, l'„Arbeiter-Zeitung" de Hillisch, le „Wiener Arbeiter-Courier", la „Concordia" de Witlačil, etc.). La tendance de la plupart de ces feuilles était ce radicalisme confus qui dans le reste de l'Europe était tout aussi peu instruit sur l'état théorétique et pratique des questions sociales. Pourtant, malgré ces obscurités, nous finissons par trouver à la suite de ces discussions dans les journaux un programme contenant des réclamations concrètes et discutables: le maximum de la journée de travail, le minimum du salaire, les mesures protectrices des ouvriers, les inspecteurs des métiers, les moyens d'existence pour les ouvriers âgés ou invalides, etc.

Les questions politiques concernant les relations de l'Autriche, d'une part avec les Etats de la Confédération germanique, et d'autre part avec la Hongrie, restèrent en dehors de la puissance des journaux de ce temps. L'opinion publique, ainsi que le prouve irrésistiblement l'histoire, n'avait pas encore la conception claire de ces relations; si en effet elle l'eût possédée, ces relations auraient déjà été fixées et réglées. Quant à la discussion stérile des journaux de Vienne sur fédération ou confédération dans la question allemande, et à ce franc opportunisme sur l'attitude à prendre dans la question hongroise, on peut en rire ou le déplorer, selon le parti auquel on appartient, mais l'historien, tout en n'excusant pas le journalisme viennois de sa maladresse sur ce terrain comme sur maint autre, ne lui déniera pas le mérite d'avoir soulevé pour la première fois, et d'avoir proposé fort habilement à la discussion publique, toutes ces grandes questions concrètes à la réponse desquelles les décades suivantes ont travaillé.

Le reproche de licence effrénée, de brutalité, d'excitation systématique, pèse lourdement sur la presse viennoise de cette année. Si en réalité la passion éclata chez elle en flammes trop vives, si ces flammes bien souvent aussi furent entourées d'une épaisse fumée, c'est un de ces faits que, selon le précepte de Spinoza, nous ne devons ni regretter ni tourner en ridicule, mais que nous avons à comprendre. La responsabilité juridique ne cesse point pour cela d'exister, les devoirs de la lutte en politique n'en

sont pas amoindris, mais, par un jugement tout simplement humain et non juridique ou politique, on peut comprendre la passion affolée, l'élan lyrique et même ce qui fait monter aux joues une rougeur inquiétante, que montra la presse de Vienne, à partir du mois d'août jusqu'en octobre. Ne parlons pas de ces petites feuilles des ruelles et des égouts, de ces créations éphémères, brutales et impitoyables qui, lorsque elles ne portaient pas dans le temps si court de leur réapparition le même titre, n'avaient pas même de connexion extérieure avec le journalisme. C'étaient des pamphlets comme tout temps de trouble en a eu, et il n'est pas permis d'en mettre les fautes sur le compte du journalisme. Prenons plutôt le vrai représentant de cette presse que le sang enfiévré de la révolution décadente faisait battre avec le plus de violence, le „Radical". Il était édité par un critique musical, qui jusqu'alors n'avait vécu que de son art et n'apportait dans sa carrière politique que son honnête enthousiasme, le pauvre Becher. Un idéologue à la Hegel de la plus belle sorte, comme Jellinek, un original aux allures fortement mystiques et théosophiques, comme Stifft déjà si souvent nommé; des politiques à peine sortis de l'école, comme Tausenau, Kudlich, J. N. Berger, des littérateurs comme L. A. Frankl, tels furent les collaborateurs de ce journal. Avec une violence maladive de demi-Titans ils voulurent pousser en avant le char de la révolution qui reculait, et ils y travaillèrent si longtemps que les roues finirent par leur passer sur le corps. Cette presse dont le „Radical" était le représentant, est jugée politiquement et juridiquement; l'historien ne peut employer pour cette feuille la mesure politique ou juridique; car en elle vit une poésie de passion, d'audace, de fautes, et sa fin fut tragique. Le glaive de la loi la frappa sans pitié. Becher et Jellinek comparurent devant le conseil de guerre et moururent fusillés dans les fossés de la ville, martyrs de cette période orageuse et tourmentée dans l'existence du journalisme autrichien.

Si, à ce tableau général de la presse révolutionnaire de Vienne, nous ajoutons quelques mots en particulier pour un seul journal, ce n'est point parce que celui-ci, la

„Presse“ d’Auguste Zang, a eu quelque influence sur la marche des événements de la révolution, mais parce qu’il a ouvert en effet, le premier à Vienne, l’ère du journalisme ex professo.

Auguste Zang n’avait en lui rien d’un être enthousiaste, ce qui était la caractéristique, soit en bien, soit en mal, du plus grand nombre des journalistes de ce temps; il ne possédait ni leurs grands défauts ni leurs grandes vertus. Les autres étaient des dilettanti plus ou moins capables, pour qui un journal était un autre moyen d’atteindre leurs buts politiques et rien de plus; car telle était l’empreinte de ce journalisme qui attachait à peine quelque importance au service des nouvelles. Zang choisit le journalisme nullement par enthousiasme pour cette profession, ou pour une cause politique quelconque. D’abord officier, il avait ensuite cherché à faire fortune comme inventeur ou comme fondateur; il avait fini par établir à Paris une boulangerie viennoise qui lui rapporta pas mal d’argent. Ce fut à Paris aussi qu’il connut pour la première fois le mécanisme du journal travaillant avec toutes les ressources de la technique moderne, appuyé sur un service systématique de nouvelles, et non point basé au bout du compte sur un gain matériel. Lorsqu’à Vienne, sous l’influence de la révolution, commença la grande prospérité du journalisme, Zang y accourut et y fonda, sur le modèle de la „Presse“ de Girardin, une feuille à bon marché, „Die Presse“. Le premier numéro du 3 juillet donnait un article-programme, où l’on pouvait facilement reconnaître que Zang n’avait pas de confiance, quant à leur durée, dans les partis existants, et qu’il se réservait de prendre une position décisive au moment où la lumière se ferait. Dans les milieux du journalisme, „Die Presse“, tout au premier temps, fut directement regardée comme un organe du comte Stadion qui passait alors pour l’homme à venir. Le directeur proprement dit du journal était Landsteiner qui, de même que Schwarzer, était sorti de l’école française; Jérôme Lorm tenait le feuilleton. Dès les premiers jours de son apparition on s’arrachait les exemplaires de ce journal.

A côté de la „Presse“ et suivant la même ligne politique que celle-ci, le „Journal des österreichischen Lloyd“ de Warrens qui, cette même année, était venu de Trieste s'établir à Vienne, représentait le type du journalisme professionnel. Un curieux caprice du hasard voulut que le rédacteur nominal de cette feuille ne fut personne d'autre que Frédéric Bodenstedt qui, rédacteur d'un grand journal politique, tandis que le sang des citoyens coulait sur le pavé de Vienne, composait les suaves et gracieuses poésies „Lieder de Mirza-Schaffy.

Le journal de Kuranda, „Ostdeutsche Post“, qui parut le 1er octobre 1848, resta pour le moment sans importance.

On peut dire la même chose de la „Fremdenblatt“ déjà fondée en 1847 par Gustave Heine.

La presse allemande dans les autres villes de l'empire ne peut avoir que de bien faibles prétentions à une importance politique.

A Prague, l'organe principal de la bourgeoisie allemande était la „Constitutionelle Blatt aus Böhmen“ fondée par Klutschak. Un journal de récréation, la „Bohemia“, paraissant déjà avant mars, se développa en 1848 en une feuille politique, sans toutefois à cette époque avoir la moindre importance, tandis que plus tard ce même journal prit décidément la direction de la presse allemande-bohême. La „Prager Zeitung“, rédigée quelque temps par Léopold de Hasner, prit par intervalles, de même que la „Wiener Zeitung“, une position radicale bien curieuse. Mais la tendance la plus radicale fut représentée par „Die Wage für Freiheit, Recht und Wahrheit“.

Il est étonnant que dans la ville radicale de Graz, pendant toute cette année, il n'y ait pas eu une seule publication de journalisme d'une importance sérieuse. La „Gratzer Schnellpost“, les „Blätter der Freiheit und des Fortschritts“, ne pouvaient se prévaloir de rien d'autre que de ce qu'elles étaient radicales.

A Innsbruck, comme nous l'avons déjà dit, il y eut peu de traces de l'inondation du journalisme. L'„Innsbrucker Zeitung“ du docteur Ennemoser représentait la

propagation dans le pays des idées libérales, la lumière au lieu des préjugés, en même temps qu'elle préparait le pays à un nouveau réveil de la vie politique. Comme contrepoids à cette feuille libérale parut bientôt après la cléricale „Volksblatt für Tirol und Vorarlberg".

IV.

La presse en Autriche de 1848 à 1862.

La prompte débâcle de la révolution fit impitoyablement cesser le court rêve de délices dont avait joui le journalisme autrichien. Vienne, le foyer principal du mouvement, mais aussi le sol le plus fertile pour le journalisme, tomba comme ville prise en la puissance du militarisme; l'état de guerre et la loi militaire se dressèrent menaçants devant la presse. La proclamation du maréchal Windischgrätz du 23 octobre 1848 décida que, pendant la durée de l'état de siège, tous les journaux seraient suspendus, à l'exception de la „Wiener Zeitung" qui néanmoins devait se borner aux communications officielles; par la proclamation du 1er novembre fut établie la „Commission centrale du commandement de la place" laquelle, entre autres pouvoirs, avait celui d'accorder „de cas en cas" la publication d'imprimés périodiques, en faisant connaître la menace que tout abus de la presse, par des articles contraires au but de l'état de siège entraînerait le retrait de la concession. L'état de siège, était aussi proclamé à Prague et à Lemberg, enlevant la lumière du jour à la presse libre. Toutefois les étincelles révolutionnaires brillaient encore sous la cendre, et du moins dans ces lieux où ne dominait pas absolument la force armée, l'orage qui s'était étendu sur toute l'Autriche grondait encore bien distinctement. A Steyer, Jul. Schindler donnait une „Politisches Volksblatt" qui faisait entendre encore des sons libéraux quoique un peu assourdis. A Graz, la municipalité libre-penseuse osa faire paraître un journal intitulé „Urchristenthum" (Christianisme primitif); en Bohême, Havliček essaya, dans la feuille hebdomadaire qu'il publiait à Kuttenberg, de faire

entendre des accents empreints de radicalisme; l'esprit révolutionnaire se réfugia aussi en Galicie; banni de Lemberg et de Cracovie, il agissait en province même avec hardiesse et confiance.

Le 20 décembre 1848, tous les chefs des états reçurent du ministère de l'intérieur une ordonnance, qui avait pour objet d'établir un contrôle sur les produits de la presse, au moyen de la restriction du colportage, et par l'ordre de fournir un certain nombre d'exemplaires gratuits. Mais cette disposition eut peu ou même pas de succès, car inutile pour Vienne et les grandes villes où régnait l'état de siège, pour la province elle était insuffisante. Ce ne fut que lorsque l'état de siège (10 janvier 1849) fut étendu sur toute la Galicie et sur la Bukowine, et qu'on procéda à la suspension de tous les journaux à l'exception des deux feuilles officielles paraissant à Lemberg et à Cracovie, oui alors seulement arriva pour le journalisme en ces pays le repos, le repos de la tombe.

Les deux patentes impériales du 13 et du 14 mars 1849, dont l'une contenait une „loi contre les abus de la presse", et l'autre, une „procédure en cas de contravention de la presse", ne touchèrent pas d'une façon si sensible à la vie de la presse; elles exigeaient pour la publication d'un journal le dépôt d'une caution, la présentation d'exemplaires gratuits et, pour le rédacteur, la nationalité autrichienne; mais la liberté de la presse y est encore garantie, du moins quant au nom. La qualification des délits de presse y était sans doute fixée de façon à ouvrir toutes les portes à l'arbitraire absolu, en même temps qu'elle s'y désistait de toutes les prescriptions du code pénal commun, mais la juridiction en matière de presse, lorqu'il s'agissait de délits matériels, était du moins encore réservée aux jurys; il arriva même, comme le prouvent le procès contre l' „Urchristenthum" de Graz et contre le „Slovan" de Havliček, que parfois les jurés dans ces sortes de procès acquittèrent le journal accusé.

Naturellement les jurys, et en général la clémence de la loi, ne profitèrent à la presse ni à Vienne, ni à Prague, ni à Lemberg. Les quelques journaux qui dans

ces villes, surtout à Vienne, avaient survécu au grand cataclysme, ou auxquels, après quelque temps, il avait été permis de reparaître, avaient une situation fort difficile en face de l'idée que les militaires se faisaient de la mission des journaux. Des feuilles telles que le „Lloyd" de Warrens, qui en septembre et en octobre avait passé pour archiréactionnaire; la „Fremdenblatt" de Gustave Heine, qui pendant la révolution ne s'était jamais fait remarquer dans le mouvement politique; l' „Ostdeutsche Post" de Kuranda, regardé avant peu comme suspect; et qui toutes sans exception avaient au moins abaissé leur ton d'une octave, ou, pour mieux dire, évitaient toute discussion politique, étaient quelquefois supprimées comme „mal pensantes". La „Presse", à la fin de 1849, dut se réfugier pour un temps à Brünn, afin d'échapper aux poursuites auxquelles elle était exposée „à cause de ses mauvaises tendances". Même ces petites feuilles à la façon du „Geissel" de Böhringer, du „Zuschauer" d'Ebersberg, etc., issues de la révolution, mais déclamant contre elle en style de pamphlet, furent frappées d'un coup mortel. A Prague les journaux ne se trouvaient pas dans une meilleure situation. La nationalité et la confession n'occasionnaient aucune différence, et la „Constitutionelle Blatt aus Böhmen" et la „Deutsche Zeitung" furent, malgré leur modération, suspendues, tout aussi bien que les „Národní Noviny" de Havliček, ou le hussite „Česko-bratrský Věstník".

Pendant que pour le nombre et le caractère extérieur des journaux paraissant en Autriche, l'état des choses d'avant mars se trouvait à peu près rétabli, avec le système des avertissements, introduit par l'ordonnance du 6 juillet 1851, l'état juridique ou mieux antijuridique de l'arbitraire administratif était aussi remis en vigueur comme avant mars. Si un journal avait reçu un avertissement sans en profiter, il pouvait être supprimé sans autre forme de procès pour 3 mois, ou même pour plus longtemps. Quant à ce qui était soumis à l'avertissement, il n'y avait pas de limites. On en trouve une preuve dans cette circonstance que des journaux tout à fait modérés comme l'„Innsbrucker Zeitung", ou le „Giornale del

Trentino" si bon autrichien, et même la „Harfe und Zither" presque exclusivement littéraire, succombèrent par suite du système des avertissements.

En même temps qu'on abolissait franchement la constitution octroyée, le principe de la liberté de la presse qui n'existait plus, il est vrai, que sur le papier, finissait aussi par être écarté, et la juridiction des jurys dans les procès de presse était supprimée. Si, après tout cela il fallait encore d'autres moyens pour étouffer une presse libre, ils furent donnés dans le système de répression créé par la novelle sur la presse du 27 mai 1852, par la revision du code pénal, et par l'introduction du paragraphe nommé „paragraphe de haine et de mépris". La loi des taxes du 6 septembre 1850 avait bien établi un impôt d'insertion de 10 kreuzers pour chaque annonce insérée, mais par contre, elle avait supprimé le timbre des journaux pour chaque feuille indigène. Les ordonnances impériales du 23 octobre 1857 et du 23 novembre 1858 rétablirent pourtant les droits de timbre pour les journaux, de la même manière qu'ils existent en substance de nos jours; en même temps l'impôt des insertions était élevé à 15 kreuzers.

Ainsi le journal en Autriche se trouvait non seulement enfermé dans les limites les plus étroites, il se trouvait aussi menacé dans ses prévisions économiques, juste au moment où il commençait à se consolider au point de vue financier, et, ce qui était plus grave encore que ces deux choses, il était mis au ban de la société, diffamé du haut de la chaire et dans les mandements épiscopaux, comme „non-chrétien, juif, païen, organe de la voyoucratie", exclu de tout rapport avec les militaires et les fonctionnaires, et soigneusement évité par une partie du peuple intimidé. Il est clair qu'en de telles circonstances, le journalisme autrichien ne pouvait songer à la lutte ni au succès moral. A le prendre au mieux, ce fut pour le journalisme un temps de recueillement, de retour sur soi-même, comme il est bon et nécessaire de le faire après des jours de troubles et d'orages. Si l'on avait enlevé au journalisme la faculté de se manifester comme organe de l'opinion publique, et de délibérer, en tant que

vox populi, dans les affaires qui décidaient du sort de la patrie, il était resté libre de se débarrasser de ce dillettantisme qui régnait encore avant 1848 dans les journaux, non pour la prospérité de la presse et des intérêts communs, et de s'élever à la dignité d'art, tout en se procurant, comme les autres arts, les moyens techniques propres à son expression. Ce fut ce qui arriva. Vu que les journaux étaient obligés de se tenir aussi loin que possible du domaine politique, ils étaient contraints ou, comme avant mars, de se rendre sur celui des belles-lettres ou sur celui de la science, de donner au feuilleton une attention toute particulière, ou encore, avant tout, de soigner le service des nouvelles et des faits-divers. Mais ce service des nouvelles devait être d'abord organisé. Toute une armée d'annonceurs, de reporters, de correspondants, devait être mise sur pied; un réseau d'agences de nouvelles et de bureaux de correspondance devait être créé; la poste, le télégraphe, le téléphone devaient être mis au service du journal; l'atelier technique, l'imprimerie, devait être uni organiquement à l'atelier intellectuel, la rédaction; toutes les conquêtes de la technique des machines devaient être employées, et, last not least, une génération de journalistes professionnels devait être élevée, avant que le journal, pour la communication des nouvelles et des faits-divers, fût en état de fournir ce qu'exige l'esprit trop pressé de l'homme moderne, en un mot ce que la presse de nos jours fournit réellement. Et si les journaux de Vienne surtout, malgré leur jeune âge, peuvent concourir hardiment avec ceux de l'Angleterre pour ce qui concerne le service des nouvelles, et sans crainte avec ceux de la France pour la forme littéraire et artistique, ils le doivent à leur oisiveté politique involontaire durant la décade de 1849 à 1859, et à cette circonstance qu'à leur tête se trouvèrent des hommes qui s'étaient formés eux-mêmes sur le modèle de la presse française, anglaise et allemande, et qui créèrent en réalité une école viennoise de journalistes.

Nous avons déjà fait mention d'Auguste Zang; sa „Presse“ fut la première entreprise de journaux en Autriche qui possédât les éléments extérieurs d'une stabilité durable,

et les arrangements organiques indispensables à une feuille pour remplir ses devoirs de publicité. La „Presse“ fut le premier journal qui eut en propre une imprimerie; elle fut le premier journal qui eut l'appareil indispensable de l'administration et de l'expédition; elle fut le premier journal, et cela dès les premiers jours de son existence, qui, à la différence des autres journaux de 1848, ne vécut pas seulement des nouvelles que les passants se racontaient depuis longtemps dans les rues.

Zang lui-même n'était rien moins qu'un journaliste important, mais il sut élever ou attirer à lui toute une lignée de publicistes habiles et importants qui, plus tard, au moment du réveil de l'esprit public, prirent le rôle de commandants sur le champ de bataille du journalisme: Lackenbacher et Bauernschmidt, Landsteiner qui fonda plus tard la „Morgenpost“, Friedländer et Etienne, ces futurs fondateurs de la „Neue Freie Presse“, etc.

Nous avons aussi mentionné, comme un des pères du journalisme viennois, Schwarzer qui, pour l'instruction, l'expérience et l'esprit, était bien au-dessus de Zang, mais qui avait de commun avec lui une carrière accidentée. Après 1848 il travailla plusieurs années au „Wanderer“ où il occupa une situation dirigeante. En 1854 il fonda la „Donau“ qui, à côté de la politique, cultivait surtout le feuilleton littéraire et scientifique à la manière de l'„Augsburger Allgemeine Zeitung“. Ici Schwarzer s'était procuré la collaboration des capacités les plus remarquables; mais le soleil du succès ne brilla pas sur l'œuvre de Schwarzer comme sur celle de Zang; les moyens lui manquèrent pour exécuter son programme dans un temps si difficile; la „Donau“ cessa de paraître en 1856, et Schwarzer passa le reste de sa vie agitée — il mourut en 1860 — dans la pauvreté. L'image politique du caractère de Schwarzer varie, défigurée par la haine ou par la faveur des partis, dans l'histoire de l'Autriche à laquelle il appartient comme le premier et jusqu'ici l'unique ministre des travaux publics, et comme celui au nom duquel se joint la création du chemin de fer du Semmering; le journalisme viennois honore en lui un de ses pères spirituels, un de ses représen-

tants les plus habiles, les plus célèbres, et les plus méritants.

Landsteiner, de même que Schwarzer et Zang, sorti de l'école française du journalisme, fonda en 1850 la „Morgenpost“ qui, durant l'ère que nous venons d'étudier, ne fut qu'un journal de nouvelles. Warrens qui continuait encore provisoirement d'éditer le „Lloyd“ était un brillant publiciste, mais il représentait dans l'histoire du journalisme viennois, comme Richter le dit si bien, le type du lansquenet qui poursuit le sac aux couronnes, sert moyennant une solde, et suit n'importe quel drapeau.

Parmi les hommes qui ont passé de l'orageuse année 1848 dans la nouvelle histoire du journalisme viennois, il faut compter Ignace Kuranda qui, toujours fidèle à lui-même comme politique et comme publiciste, défendit pendant et même après 1848 dans l'„Ostdeutsche Post“, comme auparavant dans le „Grenzbote“, un libéralisme modéré.

Nous avons, en donnant ces caractères des pères de la presse de Vienne, nommé en même temps les journaux qui jouèrent à Vienne un rôle important, autant du moins que les circonstances permettaient au journal de jouer un rôle. Beaucoup de ces feuilles qui, pendant l'ère de la constitution, avaient marché au premier rang des lutteurs, comme la „Constitutionelle Vorstadtzeitung“ de Hügel, la „Morgenpost“ de Landsteiner, la „Fremdenblatt“, etc., n'étaient plus après 1850 que des journaux de faits-divers. Il est vrai qu'il y avait encore à Vienne un journalisme qui, en vertu de son programme, avait les mouvements libres, comme le „Volksfreund“ (alors l'organe du cardinal Rauscher), ou le „Zuschauer“ d'Ebersberg; seulement ces journaux ne parvinrent point à une importance de publicité par cette raison même que, dans leurs efforts pour abaisser à tout prix le crédit de la presse hostile à leur parti, ils causaient la perte du journalisme en général et par suite aussi la leur.

La production des journaux se porta de tout son poids sur les belles-lettres, la littérature et les branches analogues. Seulement il est caractéristique que, même sur ce terrain, il n'y eut aucune production qui eût quelque

chose d'éminent et qui pût se comparer avec les anciennes ou les nouvelles fondations de journaux en d'autres pays, telles que la „Reviews“ d'Angleterre, la „Revue des deux Mondes“, l'„Antologia“ d'Italie, ou la „Deutsche Rundschau“. La presse littéraire ou spéciale multipliait des pousses sauvages et sans fleurs, tandis que la presse politique menaçait de s'étioler. Au lieu des 388 journaux que l'Autriche possédait en 1848, la presse en 1859 était descendue à 246, et les 172 organes politiques de 1848 étaient réduits à 68 en 1859. Parmi ces 68 journaux il y en avait 19 d'officiels ou demi-officiels, et 21 de politiques qu'on désignait comme neutres; les autres, pour la plus grande partie, servaient les tendances cléricales conservatrices. D'après des preuves statistiques, c'étaient précisément ces dernières feuilles qui étaient le moins répandues, tandis que le journalisme libéral ou national, ou même parfois le neutre, malgré le système de répression, malgré la caution, les timbres de journaux et d'annonces, se propageaient chaque jour davantage. *)

Pendant cette période qui suivit 1850 la situation des journaux dans les autres villes de l'empire fut la même qu'à Vienne. Dans la plupart des capitales des pays, le journal officiel était du reste l'unique, ou du moins le seul qui eût de l'importance; quelques pays du reste, ainsi la Bukowine et la Silésie, n'avaient pas de journaux.

A Linz parut en 1855 la „Linzer Post“, qui ne fut d'abord qu'un journal de notes, mais qui plus tard devint, comme organe de l'évêque Rudigier, un des champions les plus violents de la lutte cléricale; elle garde encore ce

---

*) En 1855 le débit des 18 feuilles officielles ou demi-officielle en Autriche était de 6 140 000 exemplaires; celui des 11 feuilles officieuses cléricales conservatrices, de 3 488 000; celui des 10 feuilles libérales et nationales, de 11 082 000; celui des 19 feuilles politiques neutres, de 22 145 000. Donc en cette année il fut édité pour

					exemplaires
1 feuille	cléricale-conservatrice.	une moyenne de			313 434
1 „	officielle ou demi-officielle	„	„	„	341 111
1 „	libérale ou nationale	„	„	„	1 108 200
1 „	politique neutre	„	„	„	1 165 526.

caractère de nos jours où elle porte (depuis 1869) un autre titre, celui de „Linzer Volksblatt“.

Le journalisme allemand-bohême avait trouvé un habile remplaçant en Klutschak, fondateur de la „Bohemia“. Il connaissait comme nul autre la situation et l'histoire de son pays et, en même temps il était doué de cet art si important à Prague de rester pendant la lutte, „fortiter in re, suaviter in modo“. Klutschak qui dirigeait la „Bohemia“ éditée par Haase avant mars comme un journal amusant distingué, publiait en même temps la „Constitutionelle Blatt aus Böhmen“ qui finit en 1852. Alors Klutschak présenta, en place de ce journal, la „Bohemia“ qui était revenue à sa jeunesse littéraire, en la transformant en une feuille politique de nouvelles. Par ses relations, Klutschak sut étendre sur toute la Bohême un vrai réseau de correspondants qui pourvoyaient sa feuille de nouvelles, de sorte que, par cela seul, la „Bohemia“ devenait le principal organe de la Bohême allemande. Relativement à la politique, tout en gardant rigoureusement son opinion, il sut toujours ménager la susceptibilité de l'adversaire politique ou national, et combien il y réussit, ce fait le témoigne, c'est que Palacky publia dans la „Bohemia“ un de ses premiers écrits polémiques dans l'affaire du „manuscrit de Königinhof“. Quant au reste de ce qui crût entre 1850 et 1860 dans la forêt des journaux de la Bohême, il périt bien vite: la „Constitutionelle Allgemeine Zeitung aus Böhmen“ avait déjà cessé avant la fin de 1849; la „Deutsche Zeitung aus Böhmen“ de Gut et de Klar termina sa courte existence en 1851; l'essai d'un journal vraiment politique, tenté en 1851 par Kuhn, le „Prager Zeitschrift“, n'eut qu'une existence de quelques mois. Le „Tagesbote aus Böhmen“, fondé en 1852 par Kuh, se maintint un peu plus longtemps; grâce à la personne de son éditeur, il exerça de son temps une influence déterminante sur les décisions des Allemands-libéraux de Bohême; il en fut de même quant à la durée de l'„Allgemeiner Anzeiger für Böhmen“ qui était proprement une feuille d'annonces, dans le genre de celles qui paraissent maintenant dans la plupart des villes allemandes sous le titre de „Generalanzeiger“. Ce fut probablement la

première feuille en Autriche qui organisa à fond les annonces. Dans les principales villes allemandes de Bohême (à Aussig, Böhmisch-Leipa, Budweis, Eger, Karlsbad, Jungbunzlau, Pilsen, Reichenberg, Rumburg, Teplitz, Trautenau) parurent aussi durant cette période qui suivit 1850 des journaux particuliers à chaque ville; la plupart étaient des feuilles locales ou cantonales, sans tendances politiques et sans importance.

A Graz, la „Grätzer Zeitung" officielle fut jusqu'en 1855 le seul journal politique. Cette même année, le „Telegraph" fut fondé et, pendant son existence (1868), il fut l'organe du parti nommé styrien-autonomiste. En 1856 parut la „Tagespost" qui ne fut d'abord, de même que la plupart des journaux destinés à diriger plus tard les partis, rien qu'une feuille locale. Au Tyrol, l'opinion libérale — naturellement en doses prudentes — fut représentée par les „Innsbrucker Nachrichten", et l'opinion conservatrice le fut par la „Tiroler Zeitung" (1850 à 1853). La production du journalisme de 1850 à 1860 dans les autres pays allemands des Alpes est à peine digne d'attention.

Depuis que le „Večerní list" et le „Slovan" de Havliček avaient été supprimés, et qu'une tentative de Maly de fonder un journal populaire avec le „Pražský prostonárodní list" avait échoué, la presse politique tchèque était littéralement réduite, entre 1850 et 1860, au journal officiel rédigé au commencement de 1850 par le ministre ultérieur Jireček et par Tomek.

En Galicie, le „Czas" (de Cracovie) fondé en 1849, organe des tendances cléricales-conservatrices, fut pendant de longues années, avec la feuille officielle, le seul journal politique. De 1850 à 1852, des écrivains éminents tels que Lucien Siemienski, J. Szujski, Kalinka, Mann, etc., participèrent à sa rédaction. Cette feuille jouit d'une grande considération, surtout quand en 1856 y fut ajouté un supplément mensuel „Czas dodatek miesi czny". En 1852 fut fondé à Lemberg le „Telegraf", feuille purement locale, qui fut au commencement bi-hebdomadaire et ensuite mensuelle. Un rôle non sans importance fut joué par les „Noviny" fondées à Lemberg en 1854.

lesquelles, tout en cultivant la critique littéraire et théâtrale ainsi que le service des nouvelles, portèrent une discussion franche sur les événements du jour, ce qui leur amena maints désagréments et même les força de prendre le titre d'un journal disparu auparavant, celui du „Dziennik litteracki". En 1856, l'imprimeur Winiarz de Lemberg fit un nouvel essai en fondant une feuille politique libre „Swit" (le crépuscule), mais il ne put la maintenir que quelques mois. L'essai de Stupnicki réussit mieux; c'était une revue politique „Przeglad polityczny powszechny".

La presse slovène fut représentée par l'ancien „Novice" et, en passant, par le „Llubljanski časnik".

En langue italienne parurent à Roveredo le „Messagiero Tirolese", et dans les Pays-maritimes, la „Gazetta di Zara"; cette dernière, depuis qu'elle avait cessé d'être officielle (1849), faisait paraître des tendances autonomistes-italiennes si énergiques, qu'elle fut d'abord interdite dans le royaume lombard-vénitien et ensuite supprimée (vers la fin de 1850).

Le revirement considérable de l'opinion publique et du cours du gouvernement qui se rattache à la catastrophe de la guerre de 1859, mais surtout le nouvel essai pour introduire un état constitutionel, levèrent l'interdit mis pendant une dizaine d'années sur le journalisme autrichien. Un souffle puissant traversa la presse, balayant la timidité, éveillant l'ardeur belliqueuse. Pourtant elles existaient encore les anciennes barrières légales! De plus la novelle de la presse du 27 novembre 1859 avait aussi renforcé l'arbitraire administratif, en déclarant coupable, par le fait même, „celui qui, en imprimant de fausses nouvelles, inventait ou dénaturait dans leur contenu des écrits faussement attribués à une personne désignée, ou à des autorités, (si même elles étaient publiées comme ne reposant que sur un simple bruit), et qui d'après leur contenu ne paraissent cependant pas étabir une action punissable d'après le code pénal commun, ou qui semblent propres à blesser ou à rendre ridicule quelqu'un dans sa position sociale ou publique, à compromettre les autorités publiques ou la considération d'un seul organe du gouvernement, ou à produire une agitation inquiétante pour l'ordre et le repos

public, ou enfin à affaiblir la confiance dans le gouvernement". En d'autres circonstances, une telle disposition eut été le coup de mort pour toute discussion publique: mais actuellement la situation et la poussée de l'opinion publique qui désirait s'exprimer étaient plus puissantes que n'importe quelle disposition légale; l'antagonisme contre la politique du concordat, la critique des abus des administrations civile et militaire, le conflit occasionné par le diplôme d'octobre et la patente de février, les forces contradictoires latentes jusqu'alors, mais depuis longtemps enfouies au plus profond de l'âme populaire, l'antithèse entre le centralisme et le fédéralisme, entre l'idée d'Etat et celle de nationalité, la lutte pour l'hégémonie dans la question allemande, les rapports obscurs entre l'Autriche et la Hongrie, en un mot, l'énorme problème qui de nos jours n'est encore résolu que dans sa moindre partie, celui de la renaissance politique de l'Autriche, se présenta tout à coup à l'opinion publique et demanda sa solution. L'exubérante semence de la pensée et de la parole fit sauter l'écorce qui les enveloppait jusqu'alors, et donna lieu à de grandes manifestations telles que la fête de Schiller à Vienne; l'impulsion printanière d'une nouvelle époque se fit jour, les anciens champions du Reichstag constituant et du parlement de Francfort qui avaient disparu, se montrèrent de nouveau à l'horizon, et lorsqu'ils ne purent élever la voix au Reichsrath renforcé, ils prirent une vive part aux discussions publiques.

A Vienne, le nombre des journaux politiques quotidiens s'accrût bien vite. Aux anciennes représentantes des idées libérales, la „Presse" et l'„Ostdeutsche Post", s'ajoutèrent, comme représentant un mode radical, la „Morgenpost" et la „Vorstadt-Zeitung", qui jusqu'alors n'avaient été que des feuilles de faits-divers, et le „Fortschritt" d'Isidore Heller, une vieille barbe de 1848 de la couleur la plus radicale. L'idée de la grande Allemagne fut représentée par l'„Ostdeutsche Post" et en outre par un organe fondé spécialement et inspiré par von Schmerling, le „Botschafter" rédigé par Fröbel. L'entente avec la Hongrie fut tout d'abord soutenue par Maylath et par Eötvös dans les colonnes de l'„Ostdeutsche Post". Le principe

fédéraliste trouva dans le „Wanderer“ (qui cessa de paraître en 1873) un défenseur estimé à cause de son passé; Max Falk y dirigea, au point de vue hongrois et avec des armes bien affilées, la lutte de la publicité contre le centralisme. L'„Ost und West“ fournit une autre variété, celle d'un organe des prétentions populaires slaves écrit en allemand, et, afin que la bigarrure de la presse viennoise fût complète, la presse cléricale elle-même se partagea en deux camps. A l'ancien organe centraliste du cardinal Rauscher dirigé par le belliqueux abbé Wiesinger, le „Volksfreund“, s'ajouta en 1859 une nouvelle feuille à la tendance cléricale-fédéraliste et féodale, le „Vaterland“, qui existe encore; entre ces deux feuilles s'engagea une polémique assez vive.

Mais cette soudaine poussée de bourgeons dans la forêt des journaux se manifesta naturellement d'une façon plus surprenante en province, où la résistance des éléments conservateurs était plus forte, et où l'antagonisme des nationalités se choquait mutuellement davantage. La direction des intérêts du parti libéral-allemand fut prise à Graz par la „Tagespost“; à Brünn par le „Mährische Correspondent“; à Olmütz par „Die Neue Zeit“; à Teschen par le „Schlesische Anzeiger“ (maintenant „Silesia“); à Innsbruck par l'„Innzeitung“ dirigée par Schullern; dans le Tyrol méridional par la „Constitutionelle Bozner Zeitung“ (maintenant „Bozner Zeitung“). Comme on le voit, nous avons affaire ici à des journaux qui existent encore, preuve que le journalisme autrichien était enfin parvenu à un caractère de stabilité, et qu'il n'avait pas laissé passer sans profit les années d'apprentissage qui ont suivi 1848. Conformément au caractère de l'époque, la presse qui s'accrût davantage fut celle qui était libérale-centraliste. En peu d'endroits seulement, au Tyrol par exemple, le cléricalisme engagea la lutte contre la nouvelle direction; ainsi les „Tiroler Stimmen“ fondées en 1881, et qui portent maintenant le titre de „Neue Tiroler Stimmen“.

La résistance nationale-fédéraliste contre la patente de février, augmentée encore par les courtes espérances qu'avait fait naître le diplôme d'octobre, produisit toute

une série de fondations de journaux qui furent d'une importance durable pour l'histoire politique de l'Autriche. Avant tout, la presse tchèque si languissante secoua sa torpeur, et donna en octobre 1860 le „Čas“, fondé à Prague par Krasa; il fut suivi par les „Národní Listy“ (1er janvier 1861) sous la direction du publiciste Julius Grégr et de son frère le député Edouard Grégr; ce journal fut jusqu'à nos jours l'organe principal du parti jeune-tchèque. Cette feuille qui s'attacha au mouvement national-libéral et religieux-séparatiste (hussite) de 1848, ouvrit aussitôt avec beaucoup de verve les hostilités, non seulement contre le centralisme allemand, mais aussi contre les privilèges de la noblesse féodale de Bohême, et contre la politique d'abstinence des vieux Tchèques alliés à cette noblesse; il inaugura cette politique qui mit fin à cette abstinence et au Reichsrath et à la diète. Le „Národ“, ressuscité en même temps et centre de la publicité des Tchèques-conservateurs, disparut déjà en 1866. En Galicie, le „Czas“ de Cracovie devint l'organe des Polonais conservateurs, tandis que les Polonais libéraux et démocrates, sous la direction de Ziemialkowski, publièrent leur programme libéral dans le „Dziennik polski“ paru en 1861. Ce journal fut toutefois supprimé en septembre 1862. Le „Glas“ de Lemberg ne put aussi se maintenir qu'un temps assez court (1861 à 1862). Le mouvement national slovène trouva d'abord un représentant dans une feuille allemande de nuance cléricale de Laibach, les „Stimmen aus Innerösterreich“ d'Einspieler.

Intéressante fut la scission entre la presse croato-serbe et l'italienne dans les Pays-maritimes où, comme nous l'avons vu, les deux tendances avaient vécu jusque là en paix l'une à côté de l'autre. Le journal officiel de la Dalmatie, qui avait paru de 1850 à 1860 en deux langues, à savoir sous le titre d'„Osservatore“ et sous celui de „Glasnik“, fit voir alors tout d'un coup l'image d'un aigle dont les deux têtes, nommées Sundečič et Lapenna, se détournèrent avec répugnance l'une de l'autre, et se combattirent mutuellement avec violence. Sundečič faisait résonner dans le „Glasnik“ de forts accents slavophiles annexionnistes, tandis que Lapenna rédigeait l'„Osservatore“

dans le sens de l'autonomie italienne. En juillet 1861 parut „La voce Dalmatica“ comme organe du parti italien, laquelle prit passionnément parti pour le programme annexionniste, tandis qu'au commencement de 1862, le „Nationale“, organe de Klaič et de Vojnovič, défendit l'idée nationale slave.

V.

Epoque contemporaine.

L'ère de la liberté, quoique pourtant ce ne soit pas précisément l'ère d'une liberté absolue, commence pour le journalisme autrichien à la loi sur la presse du 17 décembre 1862 (en vigueur à partir du 9 mars 1863). En comparaison de l'arbitraire administratif qui avait régné jusqu'alors d'une façon absolue, cette loi était sans contredit un pas en avant vers le progrès; mais elle entraînait encore nombre de restes odieux.

Ce qu'il y avait de mieux dans cette loi, ainsi que dans celle datée du même jour, „Loi de procédure pénale en matière de presse“, c'était qu'elle constituait un état de légalité, et qu'elle était arrivée par la voie constitutionnelle. Elle enlevait la presse à la juridiction des autorités politiques pour la soumettre à celle des juges réguliers; elle écartait le système des concessions, en même temps qu'elle supprimait celui des avertissements. Mais, pendant que la loi de la presse rendait celle-ci uniquement responsable aux lois, un nouveau code pénal publié le même jour élargissait considérablement le cercle des délits de presse. Si le système d'avertissements était supprimé par la loi, le code de procédure, § 10, introduisait la confiscation; or celle-ci peut facilement se prêter à un système de mesures administratives, et remet ainsi la presse sous la dépendance des sentiments politiques si variables des fonctionnaires de l'Etat. Une décision tout à fait incompatible avec la liberté légale de la presse, c'est la mesure empruntée à l'ancien système de répression, à savoir: le droit de suspension temporaire accordé au gouvernement pour les imprimés périodiques.

Mais ce qui contribua le plus à désillusionner l'opinion publique et ses organes, ce fut la pratique des

tribunaux pour la presse, et la faculté des „poursuites objectives“, dérivée du § 16 du code de procédure en matière de presse. Cette procédure — une spécialité de la presse en Autriche — peut être définie et caractérisée comme il suit: On procède contre une action punissable en se restreignant à cette seule action, sans agir en même temps contre une personne coupable. Cette conception du droit a été fortement attaquée par des spécialistes, et a aussi trouvé à l'étranger différentes interprétations; surtout on aime à y voir une sorte de concession faite à la personne du journaliste. En effet celui-ci, grâce à cette procédure objective, peut cacher sa propre personne derrière le journal, mais ce ne sont pas les fleurs les plus belles et les plus nobles du journalisme autrichien que cette circonstance fit épanouir. Le journalisme, en tant qu'organe de l'opinion, devrait supposer et développer chez ses représentants professionnels les sentiments publics les plus délicats et les plus caractérisés; en conséquence son propre intérêt et le plus haut exige que la responsabilité légale repose sur la personne et non sur le journal. Tout au contraire de cet avantage apparent de couvrir la personne du journaliste, cette „procédure objective“ rend possible qu'une sentence judiciaire déclare punissable le contenu d'un imprimé, sans qu'aucune procédure soit engagée contre une personne déterminée, et sans qu'il soit possible à la défense de se faire entendre. Comme avant la loi de la presse de 1868, non seulement les condamnations objectives entraînaient pour une fois la saisie, mais comme elles entraient en ligne de compte s'il s'agissait du nombre des punitions, et que le journal était suspendu pour trois mois à la suite d'une troisième condamnation, on comprendra le vif mécontentement produit dans le journalisme autrichien par cette pratique légale. Dans la pratique, cette procédure objective était en effet pour lui tout à fait l'équivalent de l'ancien système d'avertissements.

La presse trouvait encore un sérieux obstacle à son libre développement dans le maintien des dures obligations administratives imposées autrefois aux journaux, et que la loi de 1862 n'avait pas abrogées, à savoir: la caution

obligatoire, l'assujétissement au timbre, l'impôt sur les annonces, et la défense du colportage.

La novelle de la loi sur la presse du 15 octobre 1868 amena heureusement une amélioration partielle, en déclarant la supression de la peine de suspension. Par là, du moins, était enlevé à la „procédure objective“ son effet qui rappelait le système de répression. Mais ce qui fut une étape vraiment nouvelle dans le développement de la liberté de la presse en Autriche, ce fut la loi du 9 mars 1869 „concernant l'introduction des jurys pour les crimes et les délits commis par le contenu d'un imprimé.“ Cette loi soumettait au forum du jury la poursuite „subjective“ de tous les délits matériels de presse. En 1874 cessa aussi l'impôt sur les annonces insérées, et la loi du 9 juillet 1894 supprima la caution obligatoire. Il ne reste plus en Autriche que l'assujétissement au timbre et la prohibition du colportage; au reste ce pays est le seul de tous les Etats régis constitutionellement qui maintienne encore ces charges pour les journaux. En Suisse, en Norvège, dans l'Amérique du Nord, il n'y a jamais eu de droits de timbre; la Belgique et l'Italie les abolirent définitivement en 1848; l'Angleterre, en 1855; la Hongrie, en 1868; la France, en 1870; l'Allemagne en 1874. Depuis bien des années il y a aussi en Autriche un mouvement très fort pour la suppression de cet impôt sur la presse; même, la Chambre des députés vota, le 27 janvier 1897, que les droits de timbre seraient abolis, à partir du 1er mars 1897, pour les journaux et les revues qui ne paraissent pas plus de trois fois par semaine, ainsi que pour les feuilles d'annonces et d'avertissements, et à partir du 1er janvier 1898 pour tous les autres journaux.

Bien que de nos jours, grâce au développement de la presse politique, le maintien du timbre soit équivalent à une augmentation des finances assez importante pour peser dans une décision, l'origine, la tendance et l'effet de cette institution montrent évidemment que le timbre n'est

---

*) La suppression des droits de timbre a été réalisée avant que cet ouvrage eût quitté la presse avec la loi du 27 décembre 1899 publiée au Bulletin des Lois et Ordonnances de l'Empire sous le numéro 261.

pas une mesure financière, mais bien une mesure de police d'Etat. Le revenu du timbre sur les journaux et calendriers qui était encore en 1867 d'un demi-million de florins net, dépasse aujourd'hui trois millions; dans ces 10 dernières années, les journaux autrichiens, rien que par les timbres, ont fourni aux finances de l'Autriche la somme considérable de 18 millions de florins.

La dureté et l'iniquité de cet „impôt sur la culture intellectuelle" (c'est ainsi qu'il fut nommé) pèse naturellement plus sur les petits que sur les grands industriels du journalisme. Il frappe surtout la presse de province, les feuilles populaires qui doivent être à bon marché, les organes des petits partis en formation. Il est encore aggravé au détriment des feuilles indépendantes par un traitement tout différent; car les journaux officiels, ainsi que leurs appendices et feuilles du soir demi-officielles, sont exempts du timbre. Ces droits de timbre et la défense du colportage créèrent dès le commencement une situation matérielle très épineuse aux journaux de l'Autriche, et surtout aux feuilles populaires, en même temps qu'ils rendaient la concurrence extrêmement difficile.

De 1862 au commencement de l'année 1895 le nombre des feuilles périodiques a monté de 345 à 2523, et dans le même intervalle celui des politiques, de 109 à 738. Mais le simple tableau des chiffres ne fournira jamais un jugement exact de l'importance toujours croissante de la presse dans notre patrie. L'Autriche réunit en un étroit espace une quantité si abondante de différents éléments ethniques, sociaux, intellectuels, que toute moyenne de chiffres devient lettre morte. Tandis que, par exemple, la Basse-Autriche compte un journal politique pour 17 750 habitants, la Bohême n'en a qu'un pour 40 000; il n'y en a qu'un en Bukowine pour 65 000 habitants et même en Galicie, un seul aussi pour 118 000.

Les chiffres suivants montreront les différences de la participation de chaque nationalité aux productions de la presse. Dans les dix années qui viennent de s'écouler, 6136 Allemands, 9004 Italiens, 13 187 Tchèques, 30 171 Slovènes, 31 787 Polonais, 33 943 Serbo-Croates et

135 009 Ruthènes avaient chacun une feuille (sans égard au contenu). Pour estimer ces nombres à leur juste valeur, il faut se souvenir qu'avant 1848, à l'exception de quelques journaux italiens et tchèques, il n'y avait en Autriche que des journaux allemands; en conséquence, les 117 feuilles polonaises, les 39 slovènes, les 23 ruthéniennes, les 19 serbo-croates existant aujourd'hui, sont le résultat d'un développement court, mais intensif, et tel qu'on ne peut rien lui comparer, ni chez les Anglais, ni chez les Français.

Que ce développement rapide et constant du journalisme autrichien, depuis la loi de la presse de 1862, ait surtout profité au sens propre à la presse politique et à la presse quotidienne, on peut le voir dans la suite des événements historiques de l'époque. La lutte constitutionnelle engagée avec des succès variés tantôt pour le centralisme, tantôt pour le fédéralisme; les combats pour les droits des nationalités, la lutte du concept de l'Etat moderne contre les antiques privilèges de l'Eglise, terminée à l'avantage de celui-là par cette victoire passagère qui amena la dénonciation du Concordat, lutte qui vient de recommencer inopinément sur un autre point par le mouvement des corporations industrielles, et par l'antisémitisme de la petite bourgeoisie de Vienne, qui occasionna la défaite du libéralisme dans la capitale de l'empire; oui, tous ces combats non encore terminés témoignent hautement que l'Autriche, toute peu unie qu'elle est sur les questions les plus élémentaires de la constitution intérieure, a un urgent besoin de discussions publiques et d'organes pour ces discussions. A tout cela se joignit la question de la séparation de l'Autriche d'avec les Etats avec lesquels elle avait vécu jusqu'alors si étroitement unie, à savoir l'Allemagne et la Hongrie. Lorsque toutes ces questions extérieures furent résolues par la guerre de 1866 et par le compromis austro-hongrois de 1867, alors on entendit résonner sur le sol autrichien le bruit menaçant de la marche des bataillons ouvriers. Aucun pays du monde n'eut à supporter, même approximativement, un poids comparable de luttes pénibles et historiquement décisives; aucune presse du monde n'eut

une mission aussi lourde, aussi pleine de responsabilités, autant de problèmes tout nouveaux à résoudre, que le journalisme autrichien depuis le commencement de l'époque parlementaire.

Une histoire du journalisme autrichien qui voudrait suivre et faire connaître, avec la conscience de l'histoire naturelle, la poussée extérieure de la vie des journaux, serait la même que celle de toutes ces vies parlementaires disparues, et de toutes les nuances innombrables des partis. L'historien du journalisme doit ainsi se contenter de faire connaître au lecteur les représentants principaux de quelques directions et de quelques époques.

Les luttes des journaux de 1860 à 1870 se bornèrent presque exclusivement aux questions constitutionnelles; les tendances conservatrices et féodales ou même nationales n'étaient encore que des courants de fond. La presse comme les partis se partageait en deux camps armés; d'un côté, le groupe des constitutionnels, de l'autre celui de leurs adversaires; c'est dans ce dernier camp que se trouvaient les antiallemands, les anticentralistes et les antilibéraux qui marchaient ensemble.

De ces anciennes gazettes quotidiennes qui avaient combattu fermement pour la constitution avant l'ère légale, étaient restés la „Presse"; la „Fremdenblatt"; la „Constitutionelle Vorstadtzeitung" (depuis 1885 „Österreichische Volkszeitung"); le „Wanderer" et l'„Ostdeutsche Post". Cette dernière quitta la scène en 1866. Mais par contre il parut à Vienne un nombre considérable de grands journaux entièrement nouveaux, qui vinrent renforcer les rangs de ceux qui combattaient pour le libéralisme et ceux des constitutionnels. En 1864, par suite d'une scission, la „Neue freie Presse" sortit de la „Presse"; de la même manière la „Neue Fremdenblatt", qui pourtant cessa de paraître en 1871, sortit de la „Fremdenblatt". En 1867, la „Neue Wiener Tagblatt" sortit de la „Morgenpost". En 1869, la „Tagespresse" prit son origine dans les „Debatte" qui ont paru de 1865 à 1868; cette „Tagespresse", elle aussi, suivit le programme des constitutionnels.

Mais la création la plus importante de cette époque, et, sans contredit, une des entreprises les plus marquantes et les plus considérables de l'histoire des journaux, c'est la „Neue freie Presse“ qui fut fondée par ces trois hommes, Friedländer, Etienne et Werthner. Cette feuille illuminée par les reflets des rares faveurs de la fortune, mais encore plus protégée par le génie de ses fondateurs, acquit avec une rapidité sans exemple la réputation d'un journal connu dans tout le monde. Le docteur Max Friedländer (1829 à 1872), cousin de Lassalle, était pour le journalisme un instrument d'élite comme il y en a peu „le rédacteur en chef inné“. Il unissait une science universelle à une perspicacité politique, un esprit pétillant et un goût parfait à l'habileté en affaires. Il fut l'organisateur du journal, et lui donna, en poussant durant l'ère de l'„interruption“ son cri de guerre „constitutionnel“, cette direction politique par laquelle elle est devenue l'organe principal de la partie allemande et constitutionnelle de la population autrichienne. Ce fut Friedländer qui éleva le feuilleton de la „Neue freie Presse“ à une hauteur inconnue jusqu'alors dans les pays allemands, en y attirant pour y collaborer les écrivains les plus puissants et les plus importants. Ce fut Friedländer qui, avant tout, transforma la manière primitive de traiter la partie financière et commerciale dans les journaux, en créant sous le titre d'„Economiste“ une rubrique spéciale, qui rendait son journal indispensable à tous les milieux en rapport avec la vie commerciale et financière. Aux côtés de Friedländer travaillait Michel Etienne (1827 à 1879); celui-ci fut l'élément d'impulsion, le publiciste à la place dirigeante. Déjà, en 1848, dans la guerre des journaux, il avait bien combattu; ayant été forcé de se réfugier à Paris, il y avait écrit pour le „Wanderer“ et pour la „Donau“ de Schwarzer. A la suite d'une proposition de ce même Schwarzer, il était revenu à Vienne où il avait travaillé d'abord à la „Donau“ et ensuite à la „Presse“. Ce fut lui aussi qui occasionna l'entrée de Friedländer dans la „Presse“, et tous deux devinrent l'âme de ce journal, comme plus tard ils furent celle de leur propre création. Dans les

articles si admirés écrits par Etienne on entendait résonner toutes les cordes de son âme noble et profonde, l'élan de son enthousiasme poétique, la colère sauvage et ardente, et le calme d'airain d'une conviction inébranlable. Avec Friedländer et Etienne les forces les plus capables de la „Presse“ de Zang passèrent aussi dans la nouvelle entreprise. A ceux-ci se joignirent bientôt les plus hautes capacités que le journalisme possédât à Vienne. Ce sont eux qui, avec l'école née et grandie sous les yeux de ces hommes, ont donné à ce journal le caractère qui l'éleva bien au-dessus du niveau de tout ce que le journalisme autrichien avait été en état de fournir jusqu'alors.

A côté de la „Neue Freie Presse“, la fondation du journal „Neues Wiener Tagblatt“ est à Vienne la plus importante de l'époque contemporaine. En 1867 les membres les plus capables de la „Morgenpost“ en sortirent sous la conduite de Maurice Szeps, et reprirent, en le transformant en „Neues Wiener Tagblatt“, la „Wiener Tagblatt“ fondée en 1885. Cette feuille, par son travail rapide et accompli, surtout en ce qui concerne les faits divers locaux, acquit bien vite une grande extension dans les milieux de la bourgeoisie industrielle et des petits fonctionnaires ou employés, pour lesquels elle semblait avoir été tout spécialement écrite. Son second titre, „organe démocratique“, n'en faisait-il pas l'organe du radicalisme si répandu dans la petite bourgeoisie viennoise comme mode politique, au commencement de 1870. En 1866 Maurice Szeps sortit de la rédaction du journal devenu entre temps la propriété des actionnaires de Steyrermühl, et transforma l'ancienne „Morgenpost“ qui, après un passé démocratique, semblait fatiguée de vivre, en lui donnant l'ancien titre du „Wiener Tagblatt“. Le 23 octobre 1886 la „Morgenpost“ cessa de paraître, et le 24 parut le premier numéro du „Wiener Tagblatt“ qui venait de se réveiller.

La tendance radicale-démocratique fut représentée d'une façon encore plus efficace que par la „Tagblatt“ et la „Morgenpost“ par la „Constitutionelle Vorstadtzeitung“, et par quelques autres feuilles plus petites, depuis

disparues, telles que „Freimüthiger“, „Freies Blatt“, „Demokrat“, „Demokratische Zeitung“, etc.

Une publication particulière et en partie étrange — car aujourd'hui nous n'avons plus de parti qui y réponde — fut l'„Österreichische Volksfreund“ fondé en 1858. C'était l'organe du cardinal Rauscher et du parti qui se nommait „parti centraliste-catholique“. Il luttait avec la même décision pour les prérogatives de l'Eglise et du clergé que pour l'unité de l'Etat et pour la constitution. Le rédacteur de ce journal, durant la plus brillante période de son existence, fut le batailleur Père Wiesinger (Albert), de beaucoup plus doué que la plupart de ses confrères pour le journalisme. Il avait appris son métier de journaliste aux côtés de Sébastien Brunner dans le „Kirchenzeitung“, et il peut être considéré, de même que celui-ci, comme le père du journalisme catholique à Vienne. A eux deux et avec une violence sans exemple, et un style populaire demi-burlesque, rappelant celui d'Abraham à Sancta Clara, ils luttèrent entre 1860 et 1870 dans le „Wiener Kirchenzeitung“, contre le libéralisme et les lumières. Lorque, bientôt après la mort du cardinal Rauscher (1875), l'„Österreichische Volksfreund“ cessa de paraître, Wiesinger passa au „Gemeindezeitung“ qui avait le même programme que le „Volksfreund“, mais s'adressait plutôt au public des campagnes.

Constrastant violemment avec toutes ces feuilles, le „Vaterland“ datant également de l'époque précédente, (1859) fut dès l'origine non seulement l'organe du clergé et des intérêts ecclésiastiques, mais il inscrivit tout aussi bien sur son programme la défense du principe conservateur et des intérêts de la noblesse. Aussi longtemps que dura le „Volksfreund“ il eut avec lui une polémique souvent violente. Le „Vaterland“ ne fut jamais une feuille répandue et populaire; son importance ne lui est venue et ne lui vient que de ce fait qu'il fut, et qu'il est l'organe d'une groupe politique exclusif mais influent. Cette feuille en un certain sens eut un rôle important pour l'histoire politique de l'Autriche et surtout de Vienne. Ce fut en effet le baron K. de Vogelsang, appelé d'Allemagne et depuis 1875 rédacteur en chef de cette feuille, qui publia

le premier à Vienne dans ses colonnes la doctrine du parti „chrétien-social“ laquelle a trouvé dans le peuple un écho si retentissant.

L'ère de Hohenwart ne passa point sans laisser des traces sur le journalisme de Vienne, quoique pourtant en général les grands journaux fussent restés conséquents. et eussent combattu avec une énergie désespérée contre la politique de l'article fondamental. Un petit nombre de feuilles cependant se laissèrent entraîner dans le sillage du fédéralisme, et parmi elles, en premier lieu, le „Wanderer“. Ce journal, après un passé infiniment variable, prit encore part au mouvement conservateur-fédéraliste avant de se mourir en 1873 après une existence de 45 années. A côté du „Vaterland“ et du „Wanderer“, il y eut aussi quelques journaux qui prirent parti pour la politique du comte de Hohenwart; ce fut la „Tagespresse“, toutefois avec une saveur conservatrice assez prononcée, et surtout l'„Österreichische Journal“ qui, malgré sa courte durée (1870 à 1871), acquit une certaine importance dans le journalisme autrichien. Ce dernier journal était l'organe de Schäffle, ce savant remarquable qui, même dans sa science, prit un point de vue doctrinaire extravagant, ce ministre qui peu avant son ministère n'était pas encore Autrichien et qui, presque immédiatement après l'avoir perdu, tourna de nouveau le dos à l'Autriche. Schäffle avait appelé avec lui deux autres Allemands, le docteur Julius Freese et Adam Trabert, tous deux assez importants au point de vue littéraire. Ce furent ces trois Allemands, unis par l'intérêt commun d'une politique antibismarkienne, qui représentèrent dans l'„Österreichische Journal“ le prétendu „vrai austriacisme“ et écrivirent pour le programme du comte de Hohenwart, luttant contre l'hégémonie allemande au moyen de l'autonomie slave.

L'opposition naturelle des Allemands du parti libéral qui, par suite de la guerre de 1870 à 1871, reçut avec le débordement de l'enthousiasme national un renfort irrésistible, fit tomber le cabinet Hohenwart et, avec lui, la feuille si originale des Schöffle-Trabert-Freese. En même temps l'opinion nationale-libérale, qui venait alors de naître, voulait

se créer un organe qui lui appartînt, et cet organe devait être la „Deutsche Zeitung", créée pour porter le bouclier de l'idée nationale allemande, et peut-être instituée comme un antidote contre les intérêts commerciaux qui prédominaient alors dans la presse quotidienne; tout en se donnant ce rôle, elle ne remplit pas les espérances qu'on avait mises en elle, malgré les riches moyens dont elle avait été dotée et les brillantes forces du journalisme appelées autour de son berceau. Elle tomba bientôt dans une langueur dont elle ne se remit jamais. Elle changea de parti presque aussi souvent que de propriétaire, et devint tour à tour l'organe des jeunes-Allemands, celui du club allemand, le champion du programme de Linz; rentrée ensuite dans le courant de la modération, on la vit un certain temps l'organe des gauches réunies, même celui du parti populaire allemand; aujourd'hui elle est le porte-voix de la majorité chrétienne-sociale du conseil municipal de Vienne.

A côté de la fondation de ces journaux tous plus ou moins produits par les besoins politiques de la lutte des partis, il faut mentionner une spécialité viennoise, l'„Illustrirte Wiener Extrablatt", qui semble créée tout spécialement pour le type du Viennois, paisible spectateur, indifférent aux questions politiques. Cette feuille locale qui cherche à satisfaire par des moyens souvent peu relevés la curiosité avide du peuple, incorpora les types aimés par celui-ci dans les romans populaires du fondateur de l'„Extrablatt", l'écrivain notable O. J. Berg, et par dessus tout se procura une extension considérable et inattendue par ses illustrations pleines d'actualité. Pendant un temps assez court, l'„Extrablatt" essaya de se mettre au service du parti social-politique qui faisait des efforts pour s'élever; mais assez tôt elle reconnut que cette expérience était manquée, et c'est ainsi qu'elle est redevenue ce qu'elle voulait toujours être, la feuille locale spécifique de Vienne.

Les années de 1880 à 1890 font preuve d'une étonnante stérilité en nouvelles fondations de journaux; la faute en fut peut-être à l'abaissement de l'esprit d'entreprise; peut-être aussi en faut-il chercher la cause dans la situation politique des partis. Le grand parti libéral-

allemand, qui de 1860 à 1870 avait donné une si vive impulsion au journalisme, déclinait lentement de sa hauteur, tandis que son successeur restait encore méconnaissable. Le gouvernement ayant navigué dans le courant autonomiste, Vienne cessa d'être le seul foyer politique, et la presse allemande des provinces devint de plus en plus capable de remplacer la presse de la grande ville; tout cela n'était rien moins que favorable à la fondation de journaux. Et en effet, la seule qui soit digne d'être nommée, est celle de la „Wiener Allgemeine Zeitung“ (1880). Cette feuille paraissait trois fois par jour; elle essaya même par l'universalité, le mérite des matières, l'habileté des comptes-rendus, de faire concurrence aux grands journaux quotidiens. Mais cette entreprise formée d'une façon si grande, au berceau de laquelle se trouvait Théodore Hertzka, le célèbre théoréticien du „Freiland“, dut bientôt suivre une voie plus modeste. Ce journal ne paraît plus qu'une fois par jour et comme dernière feuille du soir. En cette qualité, comme elle communique les dernières nouvelles de la soirée — la feuille de 6 heures du soir — ainsi qu'elle se surnomme, a un grand débit local.

Pour les journaux viennois qui existaient déjà, les années qui suivirent 1880, en comparaison des orages et des poussées des décades précédentes, sont le temps de la maturité virile et de la consolidation intérieure. Une nouvelle génération qui n'avait plus pris part aux luttes de l'année 1848, ni à celles qui suivirent 1860, procéda à la construction ultérieure de la technique du journalisme. Le compte-rendu des nouvelles fut facilité par les progrès des moyens de communication (chemins de fer, postes, télégraphes, téléphones) et l'on profita de ceux des machines pour l'imprimerie (machines rotatoires, stéréotypie, etc.)

La presse quotidienne viennoise ne s'augmenta numériquement que lorsque les deux mouvements antisémites et socialistes, qui tous deux gagnèrent vite du terrain à Vienne, créèrent pour eux des organes. Le 15 décembre 1888 parut pour la première fois la „Deutsche Volksblatt“ qui représenta la tendance radicale de l'antisémitisme; le 1er octobre 1893, l'„Ostdeutsche Rundschau“, jusque là

hebdomadaire, se transforma en journal quotidien. Cette feuille, propriété du célèbre député K. H. Wolf, est aujourd'hui l'organe de la fraction radicale-nationale. Au nouvel an de 1894, sous le titre de „Reichspost“, parut une feuille indépendante pour le peuple chrétien de l'Autriche; fondée à Vienne par le Père Martin Opitz, l'agitateur clérical du nord de la Bohême, elle existe encore comme feuille du soir quotidienne; elle est le porte-voix de l'aile radicale du parti chrétien-social. Mais un fait important, ce fut la transformation en feuille quotidienne de l'„Arbeiter-Zeitung“, organe du socialisme à Vienne et jusqu'alors hebdomadaire.

Les commencements de la presse ouvrière en Autriche remontent, si l'on ne tient pas compte de l'éphémère floraison de 1848, à l'année 1858, où parurent plusieurs petites feuilles hebdomadaires ou mensuelles (nous les nommerions aujourd'hui chrétiennes-sociales) pour les ouvriers de Vienne: le „Social pädagogische Arbeiter“, ensuite l'organe de la société catholique des ouvriers.

Une véritable presse ouvrière ne fut guère possible qu'après le mouvement général qui agita les ouvriers, lorsque, avec les commencements d'une vie parlementaire plus large, ceux-ci commencèrent à s'agiter, et à prendre une part, du moins intellectuelle, au mouvement ouvrier de l'étranger et surtout de l'Allemagne. En 1867 parurent presque en même temps: à Vienne, le „Vorwärts“, organe de la société des cours d'adultes pour les imprimeurs; à Prague, le „Dělník“; à Trieste, l'„Operajo“ et l'„Operajo Triestino“. Les années suivantes, on vit paraître à Vienne, à Prague et à Rumbourg, toute une série d'autres feuilles hebdomadaires de ce genre, qui travaillaient en premier lieu à l'élévation morale et intellectuelle des ouvriers et suivaient le programme de la défense personnelle à l'aide des corporations. Un autre souffle anima ces feuilles quand, depuis 1868, les idées de Lassalle pénétrèrent aussi au milieu des classes ouvrières de l'Autriche, et que, par l'active agitation de Hartung et du journaliste Oberwinder, les premières pierres d'une organisation sociale démocratique furent posées de concert avec l'„Internationale“.

En ce temps, à Vienne et en Autriche, non moins de 30 journaux, presque tous hebdomadaires, virent le jour; le plus grand nombre de ces feuilles disparurent assez vite, de sorte qu'en 1872 il n'en restait plus qu'une dizaine. La plus importante était le „Volkswille“, édité à Vienne par Oberwinder, et qui fut remplacé en 1874 par la feuille, la „Zeit“. Le „Volkswille“, suffisamment mesuré dans la forme et décidé pour le fond, représenta le premier à Vienne un programme clair de la classe ouvrière; il se résumait d'une part, dans la réclamation de l'égalité des droits politiques, et de l'autre, dans l'appel à la participation des efforts pratiques des ouvriers: luttes pour le salaire, etc. En même temps que le „Volkswille“ parurent à Vienne, à Brünn, à Trieste, à Prague, à Wiener-Neustadt, à Pola et même à Klagenfurt, des journaux ouvriers de la même tendance. Mais ce flot de journaux disparut bien vite quand l'agitation et l'organisation socialiste s'arrêta pour bientôt reculer. La forte politique de répression dirigée contre la démocratie-sociale, l'agitation désespérée de Most et de son école, dirigèrent au commencement de 1880 les classes ouvrières vers l'anarchisme, et l'Autriche devint aussi un foyer de cette agitation. Au commencement de 1880, presque toute la presse ouvrière en Autriche était anarchique. La „Zukunft“ et les „Dělnické listy“ écrivaient dans ce sens à Vienne, pendant qu'à Reichenberg le „Radical“, à Prague le „Socialist“ et le „Communist“, à Lemberg la „Praca“, à Cracovie le „Robotnik“, etc., avaient la même tendance. Ce ne fut qu'après 1885 que la presse ouvrière socialiste se remit; ses journaux se présentèrent dès lors comme les organes de chaque métier, dans tous les grands centres industriels et dans toutes les langues. Il serait trop long de citer les noms de ces feuilles, petites il est vrai, mais très importantes pour le parti politique, unanimes dans le programme fondamental, mais extrêmement différentes selon le lieu et le cercle de lecteurs auxquels elles s'adressent. Actuellement il y a en Autriche le nombre remarquable de 72 journaux en étroites relations avec le parti social-démocratique. On y compte 2 journaux quotidiens, 5 bi-hebdomadaires, 22 hebdomadaires, 11 bi-

mensuels. 32 de ces feuilles sont pour les Allemands; 29, pour les Tchèques; 7, pour les Polonais, et 2, pour les Italiens. Les Ruthènes et les Slovènes en ont une chacun.

Après cette courte digression revenons à la presse quotidienne viennoise. L'„Arbeiter-Zeitung“ n'était primitivement rien de plus que le „Volksbote“ de Reichenberg, ou „Freigeist“, feuille hebdomadaire, dont le contenu était surtout formé par les communications concernant le parti ou l'organisation. Elle était issue en 1889 de la feuille hebdomadaire „Gleichheit“, fondée en 1886. Depuis le 1er janvier 1895 elle paraît comme journal politique quotidien. L'„Arbeiter-Zeitung“ est donc ainsi en Autriche le premier journal quotidien social-démocratique.

Ce journal, de même que ceux que nous avons cité plus haut, chrétiens-sociaux ou allemands-sociaux, sont de purs organes de partis qui cultivent principalement le raisonnement politique, tandis que le service des renseignements est négligé. C'est pourquoi le „Neue Wiener Journal“, fondé en 1893, voulut n'être qu'un journal de renseignements sans couleur politique. En 1894 finit la vieille „Presse“ de Zang, qui avait perdu depuis longtemps son importance politique et son grand cercle de lecteurs, et à sa place arriva la „Reichswehr“, feuille hebdomadaire datant de 1888 et fondée pour l'armée. Enfin depuis le mois de mai 1899 Vienne possède aussi un journal quotidien en langue française, „Le petit journal de Vienne“, destiné aux nombreux Français qui vivent à Vienne ou dans les stations balnéaires de l'Autriche.

Actuellement il paraît à Vienne 19 journaux quotidiens politiques, et aussi toute une série de feuilles politiques du lundi appelées spécialement à combler le vide produit, pour les lecteurs, par la non-apparition des journaux en suite du repos dominical.

Comme feuilles hebdomadaires politiques sérieuses, depuis que celle de Warren est descendue jusqu'à l'insignifiance, et que la „Deutsche Wochenschrift“ (1883 à 1888), fondée par Friedjung, a cessé de

paraître, Vienne n'a plus que les feuilles suivantes: la „Zeit“, fondée ces dernières années par H. Bahr, J. Singer et H. Kanner, et la „Waage“, rédigée avec plus de vivacité par Rodolphe Lothar.

Celui qui veut juger impartialement la presse politique de Vienne en comparaison de celle des autres villes, doit non pas compter le nombre des journaux, mais les peser; il doit aussi mettre en ligne de compte que l'Autriche possède une presse provinciale qui, par ses relations avec les grands partis (tchèques, polonais), ne le cède pas de beaucoup, du moins en importance politique, à la presse quotidienne de la grande ville. La presse allemande en province est marquée, elle aussi, au coin de la perfection, et fait souvent dans sa patrie une concurrence efficace aux journaux de Vienne.

Dans la Basse-Autriche, il est vrai, l'influence étouffante du journalisme viennois ne permet pas à une grande entreprise de prospérer à la campagne. Mais il ne manque pourtant point d'organes politiques destinés à de petits cercles. A St. Pölten, à Krems, à Wiener-Neustadt, paraissent depuis 1865 ou 1870 une feuille hebdomadaire progressiste-allemande et une autre cléricale, qui ne cessent de s'attaquer mutuellement. Plus tard, Baden, Mödling, Korneuburg, Neunkirchen et d'autres villes, reçurent aussi leurs feuilles locales. Surtout la naissance du mouvement chrétien-social, et presque en même temps l'extension du parti socialiste, ont fait paraître presque dans chaque ville une ou plusieurs petites feuilles de parti et d'agitation. D'après la dernière statistique (pour l'année 1877) la Basse-Autriche possède 189 feuilles politiques, parmi lesquelles 36 feuilles quotidiennes; il y a donc pour la campagne 18 feuilles quotidiennes.

Dans la Haute-Autriche, notre époque vit se placer en face de la „Linzer Volksblatt“, déjà nommée, l'allemande progressiste „Tagespost“. Celle-ci, après des commencements très modestes, grâce à une exellente rédaction, s'est élevée jusqu'à devenir une feuille bien vue et bien lue. Le parti allemand-national possède à Linz depuis 1893 un organe, la „Montags-Post“. Wels, depuis 1855, a son „Anzeiger“. Une feuille tout à fait originale

parut à Steyr de 1889 à 1894: c'était la „Judenfrage" de Simader qui s'était imposé la mission exclusive, mais avec une conséquence sans exemples, de propager les vues de Dühring. Dans la Haute-Autriche paraissent 28 feuilles politiques dont 2 sont quotidiennes.

En Styrie, la „Tagespost" de Graz prit, comme nous l'avons vu, la direction du parti des constitutionnels. Mais le nationalisme-radical croissant toujours davantage en Styrie, il y fut fondé en 1886, pour le représenter, la „Marburger Zeitung" et la „Deutsche Volksblatt" publiée à Graz (1871 à 1872), ainsi que d'autres journaux. Le „Telegraph", publié depuis 1855 comme organe du parti autonomiste styrien, disparut en 1868. Le parti clérical en Styrie créa la même année son organe, la „Grazer Volksblatt", qui cependant n'a jamais acquis d'importance, mais eut à souffrir les attaques violentes de la „Freiheit" de Zimmermann (1868 à 1871), feuille hebdomadaire paraissant à Gratz. Le parti populaire-allemand se rallia à la „Grazer Tagblatt" fondée en 1891, tandis que les chrétiens-sociaux reçurent leur organe avec la „Grazer Extrablatt", éditée depuis 1894 par Feichtinger. Une feuille de combat contre l'invasion des Slovènes, c'est la „Deutsche Wacht", radicale-allemande, de Cilli, qui paraît deux fois par semaine. De nos jours la Styrie possède 23 journaux politiques paraissant pour la plupart en allemand. Parmi les journaux allemands il y en a 6 de quotidiens.

Comme représentant du journalisme allemand en Carinthie, il y a le journal intitulé „Freie Stimmen" qui paraît à Klagenfurt trois fois par semaine; libéral-allemand à son origine, il est devenu la propriété du député Dobernig, allemand-populaire.

En Carniole la presse allemande fut représentée par la „Laibacher Tagblatt", fondée en 1866, et qui soutint un combat acharné contre les organes slovènes; elle fut continuée par la „Laibacher Wochenblatt" (1880 à 1893), feuille hebdomadaire imprimée à Graz.

Salzbourg possède avec le „Salzburger Volksblatt", (depuis 1871) allemand-progressiste, un journal qu'aiment à lire les nombreux étrangers qui viennent résider en été

au pied du Kyfhauser. Il est en lutte continuelle avec la „Salzburger Kirchenblatt“ (depuis 1852). et avec la „Salzburger Chronik“ (depuis 1865), deux feuilles belliqueuses et aggressives du parti clérical. Le parti national-allemand qui a pris ici une position assez forte, a depuis 1896 son organe, le „Salzburger Tagblatt“. Salzbourg, ville et campagne, a maintenant 8 journaux politiques dont 4 paraissent chaque jour. C'est relativement le plus grand nombre de journaux quotidiens que possède en Autriche une ville ou un pays.

Dans le Tyrol et le Vorarlberg les organes du parti libéral luttent, depuis l'ère constitutionnelle, contre les représentants du parti ultramontain qui parfois se plaisent à prendre les formes les plus radicales. À côté du vénérable et ancien (il existe depuis 1808) „Feldkircher Anzeiger“, journal du parti catholique très modéré, il faut nommer en premier lieu, comme représentants du journalisme libéral, l'„Innsbrucker Tagblatt“, fondé en 1866. la „Meraner Zeitung“, fondée un an plus tard, et les deux journaux quotidiens du Vorarlberg „Bregenzer Tagblatt“ et „Bregenzer Nachrichten“. Le „Pusterthaler Bote“ fondé depuis 1850 à Bruneck et si répandu, la „Lienzer Zeitung“, se comptent eux-mêmes, au nombre de journaux à tendances libérales, mais ils se consacrent de préférence aux questions de la circulation des étrangers et des intérêts du pays. En face de cette presse libérale se trouve une troupe considérable et très aggressive de feuilles cléricales: les „Neuen Tiroler Stimmen“ (qui ont succédé aux „Tiroler Stimmen“ ayant paru de 1861 à 1868); le „Tiroler Volksblatt“ (auparavant, 1862 à 1868, „Südtiroler Volksblatt“); le „Vorarlberger Volksblatt“, devenu quotidien depuis 1887; le journal „Burggräfler“ paraissant à Méran, journal populaire, composé à la façon de l'ancienne „Wiener Kirchenzeitung“, et enfin toute une armée de petites feuilles religieuses pour les familles ou pour l'édification, qui toutes ensemble se déploient comme les tirailleurs de l'Ecclesia militans.

La presse provinciale allemande la plus développée se trouve comme chez elle dans les villes allemandes de

Bohême et à Prague; ce fait est suffisamment expliqué par la haute intelligence et l'aisance matérielle de la population allemande en Bohême, comme par les violentes luttes nationales-politiques dont ce pays est le théâtre. Comme organe directeur du parti allemand en Bohême nous avons déjà fait connaissance avec le „Tagesbote aus Böhmen", fondé et rédigé par Kuh. Lorsque ce journal cessa de paraître en 1879, il fut remplacé par la „Bohemia", feuille locale aimée et considérée dans tout le pays. C'est l'organe du parti allemand-bohême (maintenant allemand-progressiste) nommé „du Casino", ainsi que le porte-voix de ses chefs, les Schmeykal, les Lippert et les Schlesinger. Elle possède ainsi une sérieuse importance politique; comme elle cultive soigneusement le service des nouvelles, le feuilleton, les choses d'art et de théâtre, elle n'est pas inférieure de beaucoup aux journaux quotidiens de Vienne. Le „Tagesbote" trouva une sorte de continuation dans la „Montagsrevue", qui depuis 1893 paraît comme journal du lundi aux tendances allemandes-progressistes. La „Prager Tagblatt", paraissant depuis 1876 chez l'éditeur Mercy, incline également du côté du parti allemand-progressiste. C'est une bonne feuille locale qui, par la rédaction approfondie de la partie économique-commerciale, est bien répandue dans le monde du commerce en Bohême. D'une feuille-programme de théâtre, „Der Zwischenact", est sortie depuis 1890, comme journal politique sérieux, la „Deutsche Abendblatt" qui, de même que les feuilles précitées, professe l'opinion allemande-progressiste. Naturellement l'histoire du journalisme de Prague a aussi son Campo santo où reposent beaucoup de grandes entreprises dont les commencements étaient pleins d'espoir. De 1879 à 1882 parut à Prague, d'après le modèle de l'„Extrablatt" de Vienne, une „Illustrirtes Prager Extrablatt" et de 1878 à 1880, un journal quotidien, „Die Epoche"; après la disparition du „Tagesbote", l'imprimerie de Fanta changea sa feuille commerciale, „Prager Handels-Courier", en un journal politique sous le titre de „Prager Lloyd", et dut toutefois revenir déjà en 1883 à son programme originaire plus restreint. En 1891 parut une „Illustrirte deutsche Presse" quotidienne qui ne sut pas se maintenir. Parmi

les morts du journalisme de Prague, celui qui jouissait de la plus grande importance fut le journal hebdomadaire „Deutsche Volkszeitung“, qui parut de 1867 à 1878: fondé par le député si renommé Pickert, il fut l'organe de la tendance jeune-allemande pour les campagnes. A côté des journaux quotidiens de Prague, la „Reichenberger Zeitung“, paraissant chaque jour depuis 1860, occupe la place la plus importante entre les représentants du parti jadis nommé constitutionnel, et maintenant allemand-progressiste. Parmi les feuilles de cette tendance, il faut aussi nommer le journal d'une saison, c'est-à-dire ne paraissant que pendant la saison de la cure à Carlsbad, le „Karlsbader Tagblatt“ quotidien. A ces journaux il faut joindre une quantité de petites feuilles locales ou cantonales paraissant une, deux ou trois fois par semaine qui, depuis 1870, sont nées dans presque toutes les grandes villes de la Bohême allemande, et qui, pour la plupart, font entendre des accents d'un fort radicalisme. Quelques-unes de ces feuilles comme la „Leitmeritzer Zeitung“, dirigée par Pickert, la „Pilsner Zeitung“ ou l'„Abwehr“ fondée en 1871 à Warnsdorf par Stracke, organe du mouvement vieux-catholique, fort répandu en Bohême et d'un nationalisme radical, ont souvent fait beaucoup parler d'eux hors de Bohême.

La scission entre le parti allemand-progressiste et le parti allemand-populaire qui s'accomplit vers le milieu de la période entre 1880 et 1890, amena à Reichenberg, siège principal du dernier groupe, la fondation d'une seconde feuille quotidienne de nuance allemande-populaire, la „Deutsche Volkszeitung“, à la tendance de laquelle peu à peu se joignirent un grand nombre de petits journaux de province. La couleur allemande-nationale-radicale qui dans ces dernières années, a trouvé un nombre considérable de partisans, fut représentée d'abord en 1890 par le „Deutsche Volksbote“, journal hebdomadaire fondé à Prague; depuis 1897, le représentant le plus intransigeant de cette direction dans le journalisme, les „Unverfälschte deutsche Worte“ de Schönerer, est installé en Bohême, à Eger, où le député Iro en est le rédacteur. Le journalisme clérical n'a jamais pu bien s'implanter dans la Bohême

allemande; les tentatives répétées, faites entre 1870 et 1890 avec de petites feuilles, ont échoué, tout aussi bien que les essais tentés récemment pour y fonder des feuilles chrétiennes-sociales. La seule publication digne d'être nommée en ce genre, est l'„Österreichische Volkszeitung", éditée depuis 1873 à Warnsdorf par le Père Opitz (d'abord sous le titre de „Nordböhmisches Volksblatt"); elle engagea une lutte violente contre l'„Abwehr", et, grâce à l'active agitation et au style populaire de son chef, elle jouit d'une certaine extension, même en dehors de la Bohême, surtout chez les habitants des campagnes.

Un genre de publications tout particulier ce sont les organes de l'opinion tchèque-nationale écrits en allemand; comme leur représentant typique on peut regarder le journal quotidien, „Die Politik", qui paraît à Prague depuis 1862. Cette feuille rédigée d'après le modèle de la „Presse" de Zang, en tant qu'organe de l'opinion vieille-tchèque-conservatrice, jouissait du temps de Taaffe d'une grande considération, qui naturellement diminua lorsque descendit l'étoile du parti vieux-tchèque. Toutefois les vues de la „Politik" trouvent toujours une sérieuse considération dans les milieux politiques, en tant qu'elles reflètent les idées de la noblesse féodale de Bohême.

La presse démocratique-sociale a trouvé une grande extension dans les arrondissements industriels allemands de la Bohême, surtout dans les cercles de Reichenberg et d'Eger. Dans les arrondissements allemands de Bohême paraissent actuellement 13 feuilles ouvrières, dont trois sont bi-hebdomadaires; huit, hebdomadaires et deux, bi-mensuelles.

L'organe principal des Allemands constitutionnels de Silésie était le „Schlesische Anzeiger", fondé à Teschen par l'imprimeur Prochaska en 1860, et qui paraît depuis 1862 quotidiennement sous le nouveau titre de „Silesia". La „Silesia" fut pendant plusieurs décades le journal le plus influent et le plus considéré du pays; mais quand prévalut „le ton plus accentué", dont les représentants silésiens étaient à Troppau dans „les assemblées allemandes", une violente opposition se fit sentir contre l'attitude modérée de la „Silesia" et chercha à s'exprimer

dans une nouvelle feuille quotidienne. En 1881 parut à Troppau la „Freie Schlesische Presse“. comme feuille allemande-nationale, sous une enveloppe antisémite. Une tentative faite l'année suivante pour fonder à Troppau une deuxième feuille quotidienne strictement libérale. la „Schlesische Tagblatt“, échoua complètement. Lorsqu'à la fin de la période entre 1880 et 1890 la „Freie Schlesische Presse“. renonçant à son programme antisémite. devint l'organe du parti allemand-progressiste, un nouveau journal national-antisémite, „Deutsche Wehr“ bi-hebdomadaire fut fondé à Troppau en 1891; cette feuille, par l'envahissement toujours plus étendu du mouvement radical national de ces dernières années, a beaucoup gagné en influence politique. Outre ces journaux, d'autres feuilles locales en allemand, la plupart hebdomadaires et nullement importantes ni influentes, paraissent dans un grand nombre de villes silésiennes.

En Moravie, pour représenter les intérêts du parti constitutionnel qui s'est conservé le plus purement dans ce pays jusqu'à nos jours, il y eut, avec le „Tagesbote aus Mähren und Schlesien“ fondé en 1851, le journal quotidien „Mährisch-Schlesischer Correspondent“ de Brünn et, à Olmütz. la „Mährische Tagblatt“ paraissant depuis 1880, ainsi que la „Neue Zeit“ également quotidienne et une des rares feuilles en Autriche qui paraissent sans aucune interruption depuis 1848; on peut aussi compter au nombre de ces dernières le „Mährische Grenzbote“ qui paraît aussi trois fois par semaine à Iglau. Un des journaux les plus anciens qui représentent l'antisémitisme, c'est la feuille hebdomadaire „Znaimer Volksbote“. Dans ces derniers temps l'opinion chrétienne-sociale et plus encore, en opposition à la tendance vieille libérale dominante jusqu'alors, le mouvement progressif allemand-national, ont produit en Moravie quelques petites entreprises de journaux. La „Deutsche Blatt“ de Brünn a la direction publiciste de ce dernier parti. La Moravie possède un journalisme allemand répandu et, comme il semble, extraordinairement stable. Il ne paraît en Moravie pas moins de six feuilles quotidiennes allemandes; trois feuilles politiques aussi en allemand paraissent trois fois par

semaine; quatre, deux fois et neuf, une fois par semaine.

Le seul pays de l'Autriche où le journalisme allemand politique n'ait pas de représentants sérieux, c'est la Galicie. Par contre il y a en Bukowine, c'est-à-dire à Czernowitz, trois feuilles allemandes quotidiennes. Czernowitz paraît ainsi le poste le plus avancé vers l'orient d'une presse allemande compacte, si toutefois l'on fait abstraction de quelques journaux allemands isolés, dont il y a un assez grand nombre sur l'étendue du globe terrestre. En 1872 naquit en cette ville une feuille hebdomadaire, „Der Patriot"; elle peut prétendre à une certaine importance historique, car un des pères du mouvement anti-allemand-autonomiste en Autriche, l'ancien membre du ministère Belcredi, Pietrino, lui confia l'expression de ses vues. En 1873 parurent à Czernowitz, d'abord deux fois par semaine, les „Bukowinaer Hausblätter, qui se transformèrent (1879) en la feuille politique quotidienne de couleur allemande-libérale, „Bukowinaer Nachrichten". Ce journal existe encore aujourd'hui; il a contribué essentiellement à la violente dissolution du club formé par les grands propriétaires des différentes nationalités et à la coalition entre les Allemands-libéraux, les grands propriétaires arméniens (Arméno-polonais) et les jeunes Ruthènes. En 1882 fut fondé aussi à Czernowitz un deuxième journal quotidien à tendances libérales allemandes, la „Bukowinaer Rundschau".

Dans les Pays-maritimes, la presse allemande a presque disparu, et n'est plus représentée que par la gouvernementale „Triester Zeitung".

Au commencement des années qui suivirent 1860, le journalisme tchèque était, comme nous l'avons vu, partagé en deux camps qui, tout en gardant l'unité du programme national et fédéraliste, se combattaient avec violence. D'un côté se tenaient les vieux-Tchèques alliés à la noblesse féodale de Bohême, et de l'autre, les jeunes-Tchèques libéraux. La victoire des journaux de ces derniers précéda d'une vingtaine d'années celle du parti jeune-tchèque sur celui des vieux-Tchèques. Le „Národ", vieux-tchèque, disparut de même que le conservateur, „Pozor",

fondé en 1862; quand la vénérable et ancienne feuille du pays, „Pražské Noviny“, disparut, les „Národní listy“ restèrent pendant quelques années à vrai dire la seule feuille tchèque de Bohême qui dominât. sans aucun empêchement, la situation. L'histoire des „Národní listy“ serait celle du parti des jeunes-Tchèques, avec leurs succès dans les questions tactiques, jusqu'à leur triomphe écrasant sur les vieux-Tchèques, avec leurs changements en regard du droit public et dans les relations avec la noblesse féodale. avec leurs nombreuses variations de conduite, depuis le temps de l'opposition la plus radicale et la plus passionnée, et ces autres temps où l'on s'est accoutumé à conclure, d'après les signaux donnés par les „Národní listy“, de la direction que la majorité de la Chambre des Députés songe à prendre. La grande importance politique des „Národní listy“ est due en premier lieu à cette circonstance que des hommes tels que le docteur Julius Grégr, Edouard Grégr, Eim, etc., furent en même temps les chefs intellectuels du parti et du journal. Avec tout cela il ne faut pas oublier que ce journal n'a pas peu travaillé à élever la langue tchèque des bas-fonds d'une lingua rusticorum à la hauteur d'une langue écrite, et que, dans la période entre 1870 et 1880, les „Národní listy“ ont passé pour l'école du tchèque classique. Tout cela a donné à cette feuille une importance par laquelle elle dépasse de cent coudées tous les autres organes tchèques.

En 1869 deux journaux quotidiens à tendances conservatrices vieilles-tchèques virent le jour: le „Čech“ et le „Pokrok“ qui. depuis 1884, a pris le titre de „Hlas Národa“. Par suite de l'anéantissement complet du parti vieux-tchèque, ces feuilles ont beaucoup perdu de leur importance, quoique cependant de nos jours encore elles jouissent d'une extension assez considérable. Une troisième création de cette époque, le journal quotidien, „Posel z Prahy“, fondé en 1868 par Šimáček qui voulait intervenir entre les jeunes et les vieux-Tchèques, cessa déjà de paraître après 1870.

Prague a aussi reçu ces dernières années un journal quotidien tchèque à tendance sociale-démocrate; c'est jusqu'ici la deuxième feuille quotidienne de ce parti.

A côté de cette grande presse quotidienne tchèque de Prague, un nombre considérable de feuilles paraissant une ou deux fois par semaine fournissent aux besoins de la publicité dans les autres villes de la Bohême tchèque (Chrudim, Časlau, Gitschin, Jungbunzlau, Raudnitz, Melnik, Budweis, Pardubitz, Pilsen, etc.), pour les partis vieux ou jeunes-tchèques, et récemment aussi pour les partis omladinistes (radicaux-sociaux-nationaux) et pour les sociaux-démocrates. Entre les 491 journaux tchèques qui paraissaient en 1897 dans la monarchie, pas moins de 368 appartenaient à la Bohême.

En Moravie, la feuille quotidienne „Moravské Listy“ et le „Pozor“ paraissant trois fois par semaine à Olmütz, soutiennent le programme des jeunes-Tchèques. Dans ce pays aux tendances conservatrices, la nuance cléricale vieille-tchèque paraît dominer non seulement dans les partis mais encore dans la presse. A Brünn paraît depuis 1862 une feuille catholique, la „Moravská Orlice“. L'organe principal des conservateurs-tchèques de la Moravie est le „Hlas“, où réside une certaine importance politique; pour le seconder, il y a le „Našinec“ paraissant trois fois par semaine à Olmütz, et la feuille hebdomadaire, „Mir“. qui paraît dans cette même ville. Aucune de ces feuilles n'est bien répandue.

La presse tchèque de Silésie a une importance encore moindre. Le journal le plus ancien de ce pays de la couronne fut l'„Opavský Besedník“ publié à Troppau trois fois par semaine de 1861 à 1865. Le journal hebdomadaire et conservateur-national, „Opavský Tydenník“, y fut aussi fondé en 1870. En 1894 Teschen vit naître un journal hebdomadaire, „Těšenské Noviny“, national avec modération et poursuivant surtout l'entente avec les Polonais.

La presse polonaise, au commencement de l'ère constitutionnelle, était divisée, comme on l'a déjà dit, de même que celle des Tchèques, en deux groupes; l'un clérical-féodal et l'autre progressiste-démocratique; le premier était représenté par le „Czas“ de Cracovie, le dernier par le „Dziennik polski“ de Lemberg, abandonné en 1861. Le 17 mars 1872 parut à Lemberg le premier numéro

d'un nouveau journal politique qui, malgré différents changements, s'est maintenu jusqu'à l'heure présente, et a joué parfois un rôle prépondérant dans la partie orientale de la Galicie: c'est la „Gazeta narodowa". Publié d'abord par Stupnicki, ce journal après quelques mois passa sous la direction du rédacteur Dobrzansky qui le géra dans un esprit national-démocrate presque radical. La lutte contre les représentants du centralisme allemand, surtout contre la presse viennoise, fut soutenue avec passion par la „Gazeta narodowa" qui même, entre 1860 et 1870, fit déjà appel aux préjugés confessionnels. Aujourd'hui elle est devenue une feuille catholique-conservatrice où s'expriment les opinions de la noblesse de la Galicie orientale, à laquelle on a donné le nom de parti podolien.

L'année orageuse de 1863 fut aussi pour la Galicie bien riche en fondations de journaux qui devaient leur origine au mouvement national, mais dont la face des événements dans la Pologne du Congrès, et l'état de siège mis sur la Galicie elle-même, accourcirent de beaucoup la durée. Ce ne fut qu'après la levée de l'état de siège que la Galicie entra dans la pleine jouissance de la liberté de la presse, et par là put développer et consolider son journalisme. En même temps se produisit dans le pays d'un côté un mouvement de réforme pour le développement matériel et intellectuel, tandis que d'un autre côté, par suite des événements de 1863, un changement radical se fit dans les relations politiques nationales chez le peuple polonais. L'ère de la rébellion était terminée, celle de la politique réelle commençait. A la tête du mouvement se plaça le parti conservateur qui fonda à Cracovie en 1866 une revue politique, „Przeglad polski", jusqu'aujourd'hui l'organe principal du parti de Stanczyki; Joseph Szujski, le comte Tarnowski, Kosmian faisaient partie de l'étatmajor de la rédaction.

Lorsque la question du réglement du parlement fut mise au premier rang, un parti de bourgeois modérés de Lemberg, à la tête duquel était Lienualkowski, donna une nouvelle vie au „Dziennik polski" pour combattre la politique d'abstinence recommandée par la „Gazeta nadorowa". Le „Dziennik Polski", qui parut pour la

première fois comme feuille quotidienne le 15 septembre 1865, est aujourd'hui une feuille tout-à-fait neutre quant à la politique et cultive exclusivement le service des nouvelles.

La tentative de fonder un nouveau journal quotidien à Lemberg (de 1874 à 1876), l'„Ojczyzana“, ne fut pas heureuse. Mais une autre entreprise quotidienne réussit mieux. Le „Kurier Lwowski“ fut publié d'abord comme feuille locale, puis il se développa bientôt et devint un journal politique aux tendances les plus radicales dans les questions sociales et politiques; depuis l'établissement des sociétés démocratiques en Galicie, le „Kurjer“ est devenu leur organe. En qualité de contrepoids et pour représenter les tendances conservatrices dans la Galicie orientale, une autre feuille quotidienne, „Przeglad“, fut fondée à Lemberg en 1885. Avec le „Slowo polski“ fondé à Lemberg en 1895 parut un journal politique quotidien, qui s'était donné la tâche de soutenir la politique de la gauche libérale démocratique de la diète de Galicie; cette feuille prit un développement considérable quand elle fut devenue l'organe de l'ancien député au Reichsrath, Szczepanowski. En 1897 on fit un nouvel essai de fonder à Lemberg avec „Ruch katolicki“ un journal quotidien aux principes rigoureusement catholiques et ecclésiastiques.

Actuellement il paraît à Lemberg 8 journaux quotidiens politiques.

A Cracovie qui est encore de nos jours en quelque sorte la seconde capitale du pays, le parti polonais libéral fonda, au nouvel an de 1881, la „Reforma“; c'était pour détruire l'influence de la feuille cléricale si répandue „Czas“ sur la population de la Galicie occidentale. Mais après quelques mois déjà il y eut entre les collaborateurs de cette feuille des dissentiments, et finalement une scission qui amena la fondation d'une nouvelle feuille libérale, la „Nowa Reforma“. En 1887 fut fondé un journal quotidien „Kurjer krakowski“ qui dut en 1889 céder la place au „Kurjer polski“, et enfin fut remplacé par la „Glas naroda“, antisémite extrême. Pour résister à l'agitation de cette feuille, on transforma un journal de commerce

en un journal quotidien politique, „Dziennik krakowski", lequel cependant cessa de paraître déjà en 1897.

Avec ces journaux politiques quotidiens, les différents partis sont représentés soit à Lemberg, soit à Cracovie ou dans d'autres villes de province par de petites feuilles, principalement par des journaux politiques hebdomadaires, pour la plupart publications éphémères. Naturellement, comme toujours et partout, c'est le parti radical dépourvu d'argent mais aimant l'action, qui prend une des parts principales à ces fondations. De nos jours les nombreuses fondations des petits journaux du Père Stojalowski (radical-chrétien-social) ont fait beaucoup de bruit à cause des poursuites dont elles ont été l'objet. Depuis 1892 paraît à Cracovie la feuille hebdomadaire sociale-démocratique „Naprod".

Hors de la Galicie la presse polonaise n'a qu'une importance minime ou même tout à fait nulle. A Czernowitz, la „Gazeta polska" paraît depuis 1883 deux fois par semaine. En Silésie, à Teschen, il y a depuis 1848 une petite feuille „Gwiazdka Cieszynska" qui est rigoureusement catholique-ecclésiastique. Les petites feuilles radicales „Dzwon", „Wienic polski", etc., que le Père Stojalowski publia à Teschen depuis 1894, après que son agitation l'eut empêché de le faire en Galicie, firent aussi tant soit peu parler d'elles. En 1897 fut aussi fondé à Freistadt un journal radical, qui combat avec décision la tactique jusqu'ici modérée du parti polonais, et s'oppose surtout à l'influence tchèque dans la Silésie orientale.

Actuellement au lieu de 10 feuilles polonaises comme en 1848 et de 50, comme en 1873, il paraît 181 journaux en langue polonaise.

Parmi les petites nations slaves ce sont les Slovènes qui durant l'époque constitutionelle ont fait les progrès nationaux les plus importants; aussi montrent-ils toute une littérature fort respectable de journaux politiques. Le premier héraut qui publia les réclamations nationales slovènes c'étaient d'abord les vieilles „Novice" datant de l'époque d'avant mars; elles engagèrent la lutte sur un terrain rigoureusement fédéraliste et clérical contre la

patente de février et la constitution de décembre. Avec la naissance de l'opinion jeune-slovène ce journal perdit son influence illimitée, et eut un rival supérieur dans le journal quotidien „Slovenski Narod“ (publié de 1868 à 1872 trois fois par semaine à Marbourg). Cette feuille voulait la formation fédérale de l'Autriche, la réunion de tous les Slovènes en un tout administratif, l'égalité de la langue slovène à l'école et dans les fonctions publiques, mais les jeunes-Slovènes, de même que les jeunes-Tchèques et les partis libéraux polonais ayant, surtout depuis l'ère de Taaffe, mis de côté leurs opinions libérales en faveur de concessions à leur nationalité, le „Slowenski narod“ changea aussi de positions. Lorsque les Allemands-libéraux obtinrent pour un moment la majorité à la diète en Carniole, ce journal devint un adversaire acharné du libéralisme, et ne redevint libéral qu'après que les relations de la diète se furent changées au profit des Slovènes.

La phalange cléricale vieille-slovène fut encore renforcée par le journal, le „Slovenec“, publié trois fois par semaine à Laibach de 1873 à 1883, par le „Glas“ publié à Goritz depuis 1872 et par le „Slovenski Gospodar“ fondé à Marbourg en 1867, tandis que le „Slovenski Narod“ dans ses débats violents avec ces feuilles reçut une auxiliaire avec la „Soca de Goritz“. Le „Mir“, publié en Carinthie depuis 1882 par l'agitateur notable slovène Einspieler, fait voir aussi une nuance cléricale. La publication la plus récente des mouvements politiques chez les Slovènes est le „Slovenski List“ paraissant à Laibach depuis la fin de 1896 deux fois par semaine; il est l'organe des Slovènes indépendants chrétiens-sociaux et travaille avec zèle à réunir dans un seul club tous les députés slovènes.

Le journalisme illyrien (serbo-croate) est de date récente, puisque dans la période de 1860 à 1870 c'étaient surtout des feuilles en langue italienne qui luttaient dans les Pays-maritimes et en Dalmatie pour les idées annexionnistes-croates. L'organe principal „Narodni list“ parut encore jusqu'en 1869 comme simple supplément du „Nationale de Zara“. Il ne devint la feuille principale qu'en

1889, après quoi l'italien finit peu à peu par disparaître. En 1873 parut à Zara le „Zemljak". comme organe des prétendus Croates départementaux, c'est - à - dire de ces députés qui avaient voté pour les élections directes du Reichsrath; on les nomma aussi, d'après l'organe de leur parti „Zemljakist". De 1880 à 1890, à côté du „Narodni list", le „Srpski list", et ensuite le „Srpski glas", représentèrent le programme de l'opposition, tandis que le parti de Starcevic faisait paraître le „Staklis". En 1891. les Croates gouvernementaux fondèrent à Raguse les „Crvena Hrvatska". Lorsqu'en 1892 Bianchini passa avec le „Narodni list" qu'il dirigeait dans le camp du gouvernement, le „Narod", publié à Spalato depuis 1884 (depuis 1894 „Jedinstvo"), devint l'organe des nationaux, tandis qu'à Raguse on lui opposait comme organe national le „Crvena Hrvatska". En 1893, les Croates gouvernementaux fondèrent à Zara la „Hrvasta kruna". A Trieste parut de 1860 à 1870 un journal écrit en illyrien „Nasa Sloga" qui était spécialement consacré aux intérêts slovènes et croates.

Le journalisme ruthénien, de même que la presse radicale-polonaise et la socialiste, ne peut exister qu'au milieu de grandes difficultés causées en première ligne par le nombre exigu des lecteurs appartenant à cette nation. L'organe principal des Ruthènes russophiles fut de 1881 à 1887 le journal quotidien „Slowo", publié à Lemberg, et, quand celui-ci cessa de paraître, la „Czerwonaja" prit ce rôle. En 1891 ce journal dut par suite d'une prohibition épiscopale se métamorphoser en „Halickaja Rus", et l'année suivante, pour le même motif, en „Holyczaniu" qui existe encore à l'heure présente et plaide pour l'alliance spirituelle avec la Russie. A côté de cette feuille quotidienne il y a depuis 1860, comme on peut bien le penser, de nombreuses petites feuilles hebdomadaires ou des revues mensuelles qui, tout en étant de courte durée, produisent chez le peuple une vive agitation, surtout depuis que la société d'instruction populaire sociale Proswita et la société russophile de Cracovie travaillent avec tout le zèle possible à favoriser la littérature populaire. Après que le parti national jeune-ruthène

se fut partagé en plusieurs fractions qui se combattent mutuellement avec violence, chacune de celles-ci chercha à se procurer un organe; c'est ce qui donna une nouvelle impulsion à la production ruthène de petites feuilles sans durée. L'organe d'une de ces fractions fut le „Delo", journal quotidien fondé en 1880, qui est à présent l'organe principal du parti national de l'opposition. Une tentative faite pour réunir tous les Ruthènes dans un seul camp, telle que le „Mir", publié de 1885 à 1887, avait cherché à l'exécuter, échoua au point de vue de la politique tout aussi bien qu'à celui du journalisme. Il ne manqua pas non plus de journaux qui cherchèrent à effectuer une entente entre les Polonais et les Ruthènes. A la tête de ces journaux l'on voit le „Ruskan" publié à Lemberg depuis 1896.

En Bukowine on fonda, d'abord en petit, la „Bukowyna" qui, maintenant quotidienne, est l'organe des jeune-Ruthènes. En 1895 parut à Czernowitz une feuille hebdomadaire vieille-ruthène, „Bukowinska Widomosty"; elle plaide pour l'union des Ruthènes et des Roumains dans la diète.

La littérature du journalisme italien en Autriche se partage en trois pays, le Tyrol, les Pays-maritimes et la Dalmatie, et possède aussi, d'après cette division locale, différents caractères. Tandis que la presse italienne du Tyrol combat en premier lieu pour l'autonomie du Trentin et la complète indépendance administrative et nationale de la partie du pays tyrolien, et s'est presque complètement garantie de l'irridentisme, la presse de la Dalmatie et celle des Pays-maritimes, surtout après les événements de 1859 et de 1866 qui ont si profondément changé les relations intérieures de la nation italienne, a souvent offert un terrain favorable aux idées irridentistes qu'elle jugeait avec bienveillance; la seule différence était que les journaux de Trieste luttaient plutôt contre la suprématie allemande, tandis que la presse italienne-dalmate lutte avec un peu plus de succès contre le slavisme et surtout contre le parti croate.

Le chef-lieu de la presse italienne en Autriche, c'est Trieste. Le nombre des journaux italiens publiés dans les

Pays-maritimes, depuis les lois de la presse, atteint le chiffre de 400, dont une majorité écrasante disparut, il est vrai, bientôt après leur apparition. Une des peu nombreuses feuilles qui se maintinrent et jouirent quelque temps d'une grande influence, ce fut le „Cittadino“ fondé en 1866, d'abord comme journal national modéré; plus tard cependant il devint l'organe de la fraction la plus radicale, et en 1893 il se confondit avec „l'Indipendente“, fondé en 1876 et également radical. Le „Progresso“ publié à Trieste de 1871 à 1873 et le „Piccolo“ paraissant depuis 1881, journaux quotidiens ayant tout à fait l'empreinte moderne, se mirent également au service de l'opinion nationale-libérale avancée. En face du „Piccolo“ qui s'éleva rapidement au rang d'un des journaux les plus aimés et les plus répandus de Trieste, le „Mattino“ rédigé d'une façon non moins excellente, représente depuis 1885 l'opinion de la partie nationale modérée de la population de Trieste. Le „Mattino“ et le „Piccolo“ sont aujourd'hui prépondérants dans le champ de la publicité de cette ville.

L'organe principal du mouvement national au Tyrol fut le „Messagiero“, publié depuis 1817 sous différents noms, (Tirolese, di Rovereto, del Trentino), et qui, sous la main d'Antonio Caumo, prit depuis 1859 la direction du parti national; cette feuille, à cause de ses tendances libérales, fut poursuivie et boycottée par le clergé; finalement Caumo dut se retirer à Vérone, ce qui signifia la fin du „Messagiero“. Le rôle de ce journal fut repris par le „Raccoglitore“ paraissant trois fois par semaine; pourtant celui-ci partagea aussi le sort du „Messagiero“, la fin en fut qu'en 1883 ses rédacteurs, Sottochiesa et Christelotti, furent arrêtés. Il y a peu de temps que ce journal a été ressuscité.

De 1868 à 1867, le journal quotidien „Il Trentino“ représenta le parti national libéral de façon à ne pas donner lieu aux objections: ensuite ce parti dut attendre presque 10 ans avant d'obtenir avec „l'Alto Adige“, publié depuis 1866, et quotidien depuis 1893, un organe considéré de ses idées, et un champion décidé de l'autonomie nationale

Le premier journal clérical en langue italienne au Tyrol fut l' „Ecco delle Alpi Retiche", fondé en 1864 par un chapelain allemand nommé Joseph Pattis, et qui depuis 1866 paraît trois fois par semaine sous le titre de „Voce cattolica". Pour contrebalancer l'influence de „l'Alto Adige" parut de 1866 à 1897 la „Famiglia Christiana"; depuis 1883 paraît à Roveredo le clérical „Corriere di Leno" (auparavant „Il Lagarino"); depuis 1896 le „Fede e lavore", organe du parti ouvrier-catholique, cherche à servir de contrepoids à „l'Avenire del lavoratore" (1896), journal socialiste qui paraît maintenant à Bozen.

En Dalmatie la presse italiene fait voir une destinée tout à fait curieuse. Nous avons déjà vu comment, à l'époque précédente, le mouvement illyrique (serbo-croate) à son éveil, se servit d'abord pour sa propagande presque exclusivement de la presse italienne. Après 1860 nous rencontrons aussi toute une série de feuilles italiennes qui, de même que le „Nazionale" de Zara déjà mentionné, défendit en langue italienne la cause du parti croate-annexionniste; peu à peu s'opéra une métamorphose qui rappelle le développement proportionnel de puissance des nationalités. Le journal principal prit un supplément en croate, plus tard le supplément devint la feuille principale et la feuille italienne ne parut plus que comme supplément; ensuite le journal et son titre devinrent mixtes; enfin le „Nazionale" disparut et à sa place on vit un „Narodni List". Pareillement la cléricale „Dalmazia Cattolica" qui paraissait à Zara de 1870 à 1876, se métamorphosa en „Katolicka Dalmazia". Comme représentant du parti national italien et comme ayant jeté le premier l'appel au combat nous avons déjà cité le journal de Zara la „Voce Dalmatica"; il fut supprimé en 1863. La marche en avant si rapide en Dalmatie de ce nouveau facteur, la puissance croate, ne fut pas favorable à la formation de journaux italiens, grands et stables; par contre ceux-ci firent résonner avec plus d'ardeur des accents de radicalisme; ainsi le „Constitutionale" paraissant à Zara (1877 à 1878), ou „l'Avenire" luttant à Spalatto (1875 à 1872), ainsi que d'autres jour-

naux. En 1896 parut à Zara, comme organe du parti autonomiste italien en Dalmatie, le „Corriere Nazionale“ qui pourtant, vers la fin de 1896, alla s'établir à Trieste. L'organe principal des nationaux-libéraux modérés de Dalmatie, c'est le journal bi-hebdomadaire „Il Dalmata“, paraissant à Zara et fondé en 1862.

La presse roumaine se borne à quelques journaux de Czernowitz. La plus ancienne feuille roumaine ne fut fondée qu'en 1883; c'est la populaire „Duteptazza Gazeta pentra poper“, principalement écrite pour la population antisémite de la campagne; en 1886 parut au même endroit la „Revista politica“ que remplaça en 1891 la „Gazeta Bucovinei“, et ensuite, depuis 1897, la „Patria“ existant encore de nos jours, feuille d'une tendance étroitement nationale-autonomiste qui accentue la solidarité de tous les Roumains.

A côté de tous ces journaux des partis politiques en Autriche, paraissent dans toutes les capitales des différents pays, les journaux officiels déjà cités; ils se sont adjoints, pour la plupart, des feuilles du soir politiques et demi-officielles, „Prager Abendblatt“, „Pražský Denník“, „Wiener Abendpost“: celles-ci sont dirigées par des publicistes habiles et, vu leur bon marché dû à leur exemption du timbre, elles ont pour la plupart une grande extension et une grande influence politique.

On peut aussi ranger en quelque sorte les journaux amusants, politiques-satiriques, au nombre des journaux politiques. Vienne est la patrie des bons mots riposteurs, mais pas trop caustiques, qui se plaisent à exercer sur la vie publique une critique un peu frondeuse. Au commencement de la période entre 1860 et 1870, il sembla aussi que Vienne allait être une pépinière toute spéciale de journalisme satirique. Mais l'aimable humour a disparu, au moins de la vie publique, avec l'aggravation des contrastes politiques, nationaux et sociaux. Les journaux amusants de Vienne autrefois si célèbres en ont bien souffert. Le „Kikeriki“ si répandu, fondé en 1861 par O. F. Berg, est depuis longtemps tombé de sa hauteur, aussi bien pour le texte que pour la caricature. Le „Figaro“ fondé en 1857 par Sitter s'est maintenu plus correct.

A son histoire sont attachés des noms comme ceux des Frédéric Schögl et des Anzengruber. Ses illustrations dans le genre que Schliessmann, Zasche, etc., ont en dernier lieu porté à leur perfection, tout en ne tombant pas dans la caricature, jouissent à juste titre d'une certaine réputation pour la représentation des types viennois. Le „Figaro" a lui aussi, sous l'influence des passions de parti si funestes à l'humour, beaucoup perdu de son ancienne faveur, mais du moins il s'est toujours préservé des grossièretés populacières. Dans ces dernières années le parti social-démocrate a créé un journal amusant illustré en couleurs, les „Neuen Glühlichter" rédigés avec beaucoup de talent par Emile Kralik, mais qui sont entachés du même defaut de partialité exclusive si contraire à la vraie gaieté d'imagination. Prague possède avec l' „Humoristické Listy", en langue tchèque, un journal amusant qui existe depuis 1868, très populaire, rédigé dans le genre des „Fliegenden Blätter" de Munich, et qui a reçu en 1872 un concurrent avec le „Paleček". Par contre les Allemands de Prague n'ont jamais pu, ce qui peut donner lieu à un certain étonnement, fonder en ce genre une entreprise importante et durable. Dans toutes les autres langues et dans toutes les grandes villes ont aussi paru et disparu, pour la plupart presque aussitôt qu'ils étaient venus, de nombreux journaux humoristiques, enfants du caprice et du moment, créatures d'une situation politique, souvent aussi d'une direction de goût pas toujours très pur, ou ce qui est pire, d'une spéculation sur un égarement de goût local.

Dans le temps d'essor économique, et plus encore dans les jours ardents de fièvre hectique d'une spéculation surchauffée, l'Autriche, et en premier lieu Vienne, posséda encore une sorte de journaux ayant pour la plupart les caractères extérieurs des journaux potitiques, et aimant à s'intituler organes d'économie populaire. Au fond la politique et l'économie n'étaient pour eux qu'un prétexte de revenus pas toujours très purs, et on les a désignés sous le nom très euphémique de feuilles de spéculations. Ce serait leur faire trop d'honneur que d'en citer seulement le nom, car pour l'histoire de la presse ils n'ont

qu'une signification, celle d'avoir fourni pour combattre le journalisme, et en un mot la publicité, les armes empoisonnées de l'agitation politique et sociale. Ces apparitions parasitiques sont condamnées par le fait même qu'elles ont disparu comme elles étaient venues, et qu'elles sont tombées dans cette insignifiance qu'elles avaient bien méritée.

Une presse vraiment économique et sociale-scientifique existe en Autriche depuis une date récente, et se trouve presque exclusivement restreinte à Vienne. Ici nous devons compter en premier lieu la „Zeitschrift für Volkswirtschaft, Socialpolitik und Verwaltung“ fondée par Plener, Böhm-Bawerk et Inama-Sternegg, trois autorités dans le domaine de l'économie nationale et de la statistique. Ce journal se consacre exclusivement à la discussion scientifique des questions de l'économie et de la politique sociales; sous ce rapport il tient le premier rang. La „Statistische Monatsschrift“ est une publication officielle de la commission centrale de statistique; elle donne des informations détaillées, basées sur les matières des statistiques officielles. Le „Handels-Museum“ s'occupe principalement des relations et des conditions du commerce autrichien et de la politique d'export. La „Volkswirtschaftliche Wochenschrift“ de Dorn est aussi un journal distingué en ce genre; il comprend tous les domaines de la science de l'économie politique, tous les faits de la vie commerciale et financière. Avec ces journaux, dans toutes les grande villes de l'Autriche, et en toutes les langues, en paraissent d'autres qui s'occupent de quelque partie de la vie agricole, financière ou commerciale. Actuellement l'Autriche ne compte pas moins de 289 journaux qui peuvent, au sens le plus large, se nommer journaux d'économie. Pourtant la plus grande partie d'entre eux sont des feuilles spéciales qui n'ont rien à voir dans la politique sociale, ni dans l'économie nationale scientifique.

L'historien du journalisme autrichien rencontre une lacune déplorable quand il doit parler de ces feuilles de récréation pour les familles ainsi que des journaux littéraires. Non seulement l'Autriche ne possède pas une

seule grande revue où les événements politiques sont commentés, pour ainsi dire sous les yeux de l'Europe, indépendamment des opinions du jour, mais elle ne possède pas même une entreprise durable qui puisse devenir le centre et le point de ralliement de la vie intellectuelle et littéraire, et traiter, sans tenir compte des modes littéraires ou artistiques du moment, les questions littéraires ou civilisatrices de l'époque. On a beaucoup parlé sur ce fait curieux que Vienne elle même se trouve dans l'impossibilité d'avoir un tel organe, et que les tentatives sporadiques, telles que l'„Österreichisch-ungarische Revue" (depuis 1866), soutenue et protégée par les facteurs les plus compétents, ont cependant échoué. Le motif principal et le plus proche en est sans doute le caractère polyglotte de l'empire et la singularité des rapports nationaux. Puisqu'on peut à peine penser à une entreprise d'ensemble, la force matérielle des nations séparées n'est pas suffisante pour maintenir, à côté de la grande presse politique, une entreprise coûteuse, dans le genre de la „Deutsche Rundschau" ou de la „Revue des deux mondes", surtout en face de la concurrence supérieure du journalisme étranger de la même nation. Les meilleurs essais d'entrepreneurs particuliers réussirent aussi mal que celui que nous venons de mentionner; la „Kunstchronik" de Lauser était un journal hebdomadaire excellent, embrassant toutes les branches de la littérature et de l'art; il disparut cependant, sans rien laisser d'équivalent, lorsque son propriétaire et directeur eut quitté Vienne il y a quelques années. Les deux revues hebdomadaires que Vienne possède encore maintenant, le „Zeit" et la „Waage", ne sont que de petits acomptes pour l'amortissement de ce grand arriéré qui pèse sur le journalisme allemand en Autriche. Il en est de même pour les journaux de récréation et pour les feuilles de famille, et surtout pour ces dernières avec illustrations. Avant mars, de même qu'entre 1850 et 1860, s'était levée une végétation luxuriante de journaux qui se disaient littéraires, mais ce n'était qu'une végétation sans force, qui ne porta jamais ni fleurs ni fruits, et ne donna jusqu'à nos jours aucun rejet. Les Allemands de l'Autriche recourent aujourd'hui, comme auparavant, aux journaux qui parais-

sent à Leipzig, à Berlin, à Stuttgart, ou bien ils trouvent une nourriture intellectuelle suffisante dans les feuilletons et les romans supplémentaires des grandes feuilles quotidiennes.

Effectivement la presse quotidienne viennoise, par le soin vraiment artistique qu'elle donne au feuilleton, est devenue la rivale inexorable des entreprises de littérature, de critique, ou de belles-lettres. La possibilité de pouvoir lire dans son journal habituel les plus nouveaux ouvrages des romanciers allemands ou étrangers a diminué de beaucoup le débit des journaux de famille importés de l'Allemagne. Toutefois le débit de celles-ci est encore toujours considérable. La „Gartenlaube“ avait autrefois en Autriche presque autant d'abonnés qu'en Allemagne. Une tentative de la remplacer par une entreprise viennoise, „Die Heimat“, échoua malgré des sacrifices pécuniaires considérables. Jusqu'aujourd'hui il n'a pas été possible de mettre à côté de l'„Illustrirte Zeitung“ de Leipzig un concurrent à peu près de la même valeur. Dans ce but Nordmann fonda la „Wiener Illustrirte Zeitung“ qui, continuée plus tard par K. E. Franzos et ensuite par Groller, réunissait les meilleures forces littéraires et artistiques. Malgré tout cela l'entreprise ne put se maintenir, et finit par aller s'établir à Stuttgart où elle se fondit dans l'„Über Land und Meer“.

Tout aussi peu que Vienne, Prague ne put parvenir à posséder un journal allemand littéraire d'importance et de durée. Une entreprise qui y florissait entre 1850 et 1860, l'„Ost und West“, à laquelle collaboraient Egon Ebert, Alfred Meissner, Maurice Hartmann et d'autres littérateurs notables, resta sans successeur. Par contre les Tchèques avaient déjà depuis 1864 un journal littéraire excellent et splendidement illustré, le „Květy“. En 1868 vint le „Světozor“, et encore, après la disparition du „Květy“, un deuxième grand journal de famille illustré, „Zlatá Praha“, qui peut se mesurer sans crainte avec les meilleurs journaux illustrés de l'Allemagne ou de la France.

Le centre de la vie intellectuelle des Tchèques, c'est aujourd'hui la „Česká Revue“, très bien rédigée et

où l'on rencontre les meilleurs noms de la littérature en Bohême.

Les Polonais d'Autriche possèdent deux revues littéraires-politiques que nous avons déjà nommées: „Przeglad polski“ et „Przeglad porszechny“, ainsi qu'une revue purement littéraire, „Przeglad literacki“, paraissant à Cracovie depuis ces dernières années. Le journal illustré „Swiat“ de Cracovie fut fondé en 1888, mais dut cesser de paraître en 1895. Ici encore la production indigène ne peut soutenir la concurrence des nombreuses feuilles importées de la Pologne du Congrès, comme „Wedrowice“, „Tygodnik Illustrowany“, etc., tandis qu'au contraire l'exportation des journaux polonais d'Autriche dans la Pologne du Congrès est prohibée.

Les Slovènes ont leur organe littéraire central avec le „Ljubljanski Zion“, fondé à Vienne en 1878 par Stretar, et deux ans plus tard transféré à Laibach.

Les journaux qui se rapprochent le plus des feuilles littéraires sont ceux qui s'occuppent de musique, d'art ou d'industrie. Avec la „Graphische Kunst“, organe de la société pour la multiplication de l'art, et avec le journal édité depuis 1898 par le musée autrichien des arts industriels, „Kunst und Kunsthandwerk“, Vienne possède deux remarquables représentants de cette branche de la presse. Ce dernier journal déploie beaucoup de zèle pour introduire le goût anglais dans l'art industriel autrichien, ce qui lui a souvent attiré de violentes attaques. Enfin il y a deux ans que vit le jour à Vienne un journal d'art illustré, „Ver sacrum“, qui patronne la tendance artistique la plus moderne (secessionniste, impressionniste). En outre l'Autriche possède une série de journaux qui s'est donné la tâche de cultiver l'art religieux et la musique d'église.

Un journal de mode considéré et répandu au-delà des frontières de l'Autriche c'est la „Wiener Mode“, que Vienne n'a reçu que depuis une dizaine d'années; elle est du nombre des journaux de modes les plus répandus, et compte des abonnés dans toute l'Europe, parce qu'elle paraît en même temps en la plupart des langues de la civilisation. Par là fut comblée une grande lacune du journalisme autrichien, car auparavant il n'y avait en

Autriche que des journaux de modes parisiens, comme „Modewelt“ et „Bazar“. Ce dernier avait au temps de sa prospérité plusieurs milliers d'abonnés seulement en Autriche.

La presse spéciale autrichienne est bien developpée, et fait voir cette différence accentuée qui s'approprie à toutes les productions de la vie moderne. La division du travail a u point de vue technique et intellectuel, ainsi que la division des intérêts ne recherchent pas moins leur expression par le journal que les différences nationales, politiques e sociales du peuple. Il y a à peine une branche de l'activité vitale qui ne possède chez nous son organe, son journal. L'Autriche possède actuellement en fait de journaux: 154 feuilles d'agriculture; 263 de technique industrielle; 25 pour les militaires, les vétérans et la marine; 92 de médecine et de sciences naturelles; 50 pour l'administration de la justice et pour celle de l'Etat: 88 feuilles diocésaines, ecclésiastiques ou ascétiques; 130 de pédagogie, de sténographie et de lecture pour la jeunesse; 52 de géographie, de statistique et d'histoire littéraire; 189 de théâtre, de musique, d'art, de mode et de sport; 169 de belles-lettres et de récréation; 289 d'économie nationale; 16 pour les femmes. Toutes ces catégories ne donnent qu'une image terne des divisions subtiles de la presse spéciale en Autriche et de ses particularités. La presse spéciale pour la médecine scientifique n'est pas représentée à Vienne par moins de 18 organes, parmi lesquels il en est qui ont une réputation universelle, comme la „Wiener Klinische Rundschau“, la „Medicinische Wochenschrift“, etc.

Les publications pour l'étude des pays et des nations, qui paraissent dans presque toutes les capitales sont, comme organes de différentes sociétés, pour la plupart subventionnées par l'Etat, et ont une grande importance pour les recherches scientifiques. Par les particularités du pays, de ses mœurs et de ses productions, s'explique l'importance qu'ont certaines branches de la presse spéciale en Autriche; les journaux de brasserie: „Gambrinus“ à Vienne, „Der böhmische Bierbrauer“ et „Österreichische Brauer- und Hopfenzeitung“ à Prague; les organes pour

l'industrie minière et la métallurgie: „Österreichische Zeitschrift für Berg- und Hüttenwesen“, „Zeitschrift des berg- und hüttenmännischen Vereines für Kärnten, etc.“; les innombrables feuilles soit scientifiques, soit techniques, soit politico - agraires pour l'agriculture et les forêts, et ensuite les journaux de ville d'eaux, de voyages, d'étrangers, de tourisme, d'alpinisme, etc.

Le pays des thermes bienfaisants, le pays des montagnes élevées jusqu'au ciel et des forêts, le pays des richesses minières et des moissons bénies, doit nécessairement refléter son caractère dans ses journaux, de sorte que l'image caractéristique d'un peuple puisse se reconstituer par l'impression générale de sa presse. Que l'on pense seulement aux journaux de tir, aux feuilles d'église ou d'édification du Tyrol, aux modestes journaux littéraires de ce pays, aux feuilles de tourisme et d'étrangers, aux accords caractéristiques du chœur de ses journaux politiques, et l'on se sent tout de suite transporté dans le beau pays des montagnes couvertes de neiges éternelles, où détonnent les carabines, où sonnent les cloches des églises, où l'homme est attentif au progrès et inébranlable dans sa foi, où les humbles fleurs intellectuelles de la vie du peuple croissent tout au bord du fleuve impétueux de la vie moderne qui traverse le pays, de même que les soldanelles fleurissent aux bords des glaciers.

Et le journalisme de tous les pays et de toutes les nations de l'Autriche peut donner un tableau du même genre. Si donc une presse se trouve à la hauteur de sa mission, si elle reflète de la façon la plus fidèle, la plus variée et la plus complète, le caractère du peuple auquel elle est utile en donnant l'expression publique de ses opinions et de ses sentiments, alors le journalisme autrichien n'est inférieur ni à celui de l'Angleterre, ni à celui de la France; les chiffres de la statistique ne peuvent, pour juger de tels faits, fournir qu'un savoir aride, car ils ne peuvent rien raconter des particularités concernant l'opinion publique ou bien le pays. La vie publique en Autriche est de date récente, et doit encore souvent parcourir les stades de développement

que l'Angleterre et la France ont déjà depuis longtemps franchis. Si néanmoins le journalisme autrichien jouit d'une perfection technique et littéraire qui le fait paraître égal à celui de ces deux pays, c'est un mérite en plus qui prouve dans notre presse les forces surabondantes, et les germes actifs et efficaces d'un heureux développement ultérieur.
